

REVUE DES LIVRES

CULTURE ET TRADITION CLASSIQUES

R. POIGNAULT (éd.), *Présence de l'Antiquité grecque et romaine au XX^e siècle. Actes du colloque tenu à Tours (30 novembre - 2 décembre 2000)* (Coll. « Caesarodunum », XXXIV-XXXV bis), Tours, Centre de Recherches A. Piganiol, 2002, 16 x 24, 566 p., br. EUR 77, ISBN 2-900479-13-4.

Ce colloque rassemble trente-huit communications qui, loin de cultiver des nostalgies ou des réminiscences savantes, s'interrogent sur le rôle actif qu'a joué l'Antiquité dans la création littéraire et artistique au XX^e s. Le fonds antique de la civilisation européenne a en effet touché, exprimé et formulé, d'une manière définitivement révélatrice pour la créativité humaine universelle, et ainsi toujours stimulante, singulièrement pour la conscience contemporaine, où la civilisation occidentale s'est mondialisée, les grands thèmes, les héros et les diverses conditions de l'existence humaine. C'est ainsi donc que les créateurs du XX^e s., comme de toute la tradition occidentale, se sont sentis portés par les inspirations et les œuvres antiques et les ont scrutées pour s'y découvrir, s'y cultiver, s'y dépasser, s'y ressourcer. Ici sont étudiées les imprégnations antiques de divers écrivains, entre autres Henri Bosco, Montherlant, Marguerite Yourcenar, Pessoa, Claudel, Giraudoux, Kafka, Lampedusa, Anouilh, de peintres comme Magritte, Delvaux, Matisse, Picasso. Y sont également évoqués l'architecture, la musique et divers thèmes ou auteurs antiques repris en charge par la conscience moderne comme Érato, Œdipe, Hercule, Sappho, Virgile, Ovide. Une nouvelle occasion, savante et rafraîchissante, de sentir la fleur près de la racine. – J.-C. POLET.

Susan Heuck ALLEN (éd.), *Excavating Our Past. Perspectives on the History of the Archaeological Institute of America*, Boston, Archaeological Institute of America, 2002, 15 x 23, XXV + 237 p., br. US \$ 35.00, ISBN 0-9609042-8-X.

Fondé en 1879, avec pour premier Président Charles Eliot Norton (1827-1908), l'AIA est une institution qui a joué un rôle fondamental dans le développement des recherches archéologiques aux États-Unis. Plus de cent ans après sa naissance, on nous propose ici, à travers une dizaine de contributions, une enquête sur son histoire, son orientation et son rôle, dans la perspective de l'archéologie des disciplines et des institutions, une branche en plein essor en Europe comme aux États-Unis. En 1881, l'Institut entame ses premières fouilles à Assos (alors sous domination ottomane), tandis que l'American School of Classical Studies d'Athènes ouvre ses portes en 1882 – la jumelle romaine ne verra le jour qu'en 1895. Le contexte – marqué par la montée des nationalismes à la recherche de supports idéologiques – est le même qui voit naître

en Europe diverses institutions analogues, s'affirmer la course aux chantiers de fouilles en Grèce, en Italie et en Orient, et se développer des Musées d'histoire de l'art et d'archéologie, véritables façades culturelles des impérialismes de tout poil. En 1885, l'AIA fonde sa revue, l'*American Journal of Archeology and the History of Fine Arts*, devenu un point de référence dans le domaine. Les fouilles se multiplient, mais Delphes échappe aux Américains pour être confiée aux Français. La contribution de P. A. Sheftel illustre bien ce *Contest for Delphi* (p. 105-113). Le texte de N. A. Silberman, quant à lui (p. 115-122), nous rappelle qu'outre la Grèce, le Proche-Orient fut aussi un objectif des Américains qui s'y trouvèrent à nouveau en compétition avec les Français, les Anglais et les Allemands. — De fortes personnalités ont marqué l'histoire de l'AIA, comme Sterling Dow, George Mylonas, James B. Pritchard, etc. Le premier appendice du volume (p. 205-207) en fournit la liste exhaustive, tandis que le deuxième (p. 207-215) mentionne tous les boursiers et lauréats de l'AIA entre 1965 et 2002 ; ici aussi, les grands noms défilent : H. Goldman, E. Porada, G. Bass, M. J. Mellink, R. Ross Holloway, S. Morris, etc. Riche de plus de onze mille membres en 1993, l'AIA en compte, de nos jours, moins de neuf mille cinq cents, mais reste néanmoins une association professionnelle et intellectuelle très vigoureuse. Sa vitalité se reflète bien dans le souci d'explorer son propre passé et de réfléchir, à la lumière de celui-ci, sur les stratégies d'hier et de demain. Plusieurs problématiques traversent en effet ce type d'institution « corporative » et scientifique, comme le poids de la politique, des universités, des groupes de pression, le rôle attribué aux femmes, les questions de ressources et de financement... — Les diverses contributions rassemblées dans le volume illustrent très utilement le climat intellectuel et plus généralement culturel dans lequel l'AIA a vu le jour et s'est développée. On dispose d'un volume semblable pour l'histoire de l'École française d'Athènes, mais on ne peut que souhaiter vivement un élargissement des enquêtes de ce type qui, menées sur la base de documents d'archives très précieux, fournissent une contribution essentielle à l'histoire de nos disciplines. — Corinne BONNET.

G. R. BOYS-STONES (éd.), *Metaphor, Allegory and The Classical Tradition. Ancient Thought and Modern Revisions*, Oxford, University Press, 2003, 15 x 22.5, VIII + 305 p., rel. £ 45.00, ISBN 0-19-924005-1.

Devant les progrès de la linguistique moderne et ses critiques à l'égard des théories de l'Antiquité, G. Boys-Stones, professeur à Durham, a organisé à Oxford un séminaire sur la *métaphore et l'allégorie*. Onze professeurs y ont présenté des travaux embrassant une grande variété de points de vue. Tous s'accordent pour nier que la métaphore soit un simple ornement de la pensée, car elle est bien au cœur de celle-ci. Les philosophes anciens, en effet, ont commencé à voir plus loin que les rhéteurs sur la métaphore et l'allégorie. Telle est du moins la thèse des onze exposés de ce volume, dont voici quelques idées. — Aristote fut le premier théoricien antique connu en ce domaine et il n'a vu effectivement dans la métaphore, comme dans la comparaison et l'allégorie, qu'un ornement stylistique (D. Innes). La critique littéraire ancienne s'est principalement intéressée à l'aspect littéraire de la métaphore (C. Leidl). En relisant Platon à la lumière des théories modernes sur les métaphores et les modèles, on constate qu'il soulignait déjà leur rôle cognitif, anticipant par là les découvertes modernes, mais sans aller aussi loin (E. Pender). La métaphore représente une constante dans l'expérience humaine : les violentes métaphores d'Archiloque, poète lyrique du VII^e s. av. J.-C. et mercenaire, recèlent un sens plus profond, mis au jour par Ricœur et les linguistes modernes (P. Crowther). Les Chinois ignorent la dichotomie aristotélicienne entre philosophie et poésie, mais, tout en finesse, leur réflexion n'est pas inférieure à la nôtre (G. Lloyd). Les structuralistes ont attaqué les positions d'Aristote sur la métaphore et la métonymie ; Ricœur a corrigé leurs vues et parle d'interaction ; M. Silk tente d'arbitrer le débat en interrogeant la poésie. — La seconde partie du volume traite de l'allégorie. Pour les Anciens, Grecs et Latins, l'allégorie constitue dans chaque texte un élément essentiel, et elle peut se manifester de diverses

manières, autres que la métaphore (A. Laird). Le commentaire sur une théogonie orphique figurant sur le papyrus de Derveni (vers 400 av. J.-C.) montre que l'exégèse savante grecque aurait pu tirer son origine de la sphère religieuse et non pas des seuls grammairiens hellénistiques (D. Obbink). Les stoïciens lisaient les poètes théogoniques dans un sens allégorique auquel ces poètes n'avaient pas pensé ; puis les mêmes stoïciens utilisèrent consciemment l'allégorie dans leur propre philosophie et théologie (G. Boys-Stones). Dès le II^e s. av. J.-C., un certain Héraclite lisait déjà allégoriquement tout ce que Homère disait à propos des dieux (D. Russell). L'exégèse du grand Origène fut condamnée comme trop allégorique et païenne, alors qu'elle aurait dû être typologique. Mais en fait Origène admettait une pluralité de sens dans l'Écriture, et en cela, il se trouve en accord avec nombre de théoriciens modernes (M. Edwards). — Deux index et une bibliographie complètent ce livre intéressant qui compare utilement les anciens et les modernes. — B. CLAROT, s. j.

P. BRUNEL et A. VUILLEMIN (éd.), *L'Europe. Littératures Européennes, Littératures comparées et Nouvelles technologies*, Oradea - Romania, Editura Hestia, 1999, 17 x 24, 181 p., br., ISBN 973-9420-04-4.

Cette publication recueille, pour l'essentiel, les communications d'un colloque tenu le 25 octobre 1995 à la Sorbonne. On y rappelle d'abord, d'une façon très générale, que les traits communs de l'Europe sont fondés sur les traditions juive et chrétienne et les héritages grec et latin, dont la culture conjointe a suscité « l'esprit de distance ». Y sont traités alors, notamment, « Pour une littérature européenne qui ne se limite pas à celle des "langues courantes" » (János Szavai), « La Scandinavie littéraire, ouverte sur l'Europe » (Régis Boyer) ou tantôt, repliée sur elle-même, tout comme l'Espagne et le Portugal (« La péninsule ibérique et l'Europe », Daniel-Henri Pageaux). On relèvera l'étude de Jean-Marc Moura, « Littérature comparée et exotisme européen », qui pose des questions essentielles touchant le point de vue que l'histoire de la littérature européenne peut exercer sur sa propre identité et sur ses altérités internes et externes. On soulignera deux études remarquables, l'une de Pascal Dethurens, « Pour un portrait de l'écrivain en Européen : anamorphoses de Thomas Mann », et l'autre de Catherine Coquio, « Romantisme européen, science du judaïsme et comparatisme ». La première, fondée sur des concepts très solides et nourrie d'une érudition qui ne le cède qu'à la sûreté de ses analyses, montre exactement comment et en quoi « comme écrivain le plus présent dans les œuvres des autres, Th. Mann peut revendiquer d'avoir été le sémaphore de la culture européenne » (p. 56). La seconde, fondée sur une connaissance très éclairée du romantisme allemand et de la révolution idéologique qu'il a engendrée aux XIX^e et XX^e s., montre avec acuité, clarté et profondeur l'analogie qui régit la problématique qui produit, au cours de ces deux siècles, les définitions respectives, et dans une certaine mesure réciproques, de la littérature européenne, de la culture juive et du point de vue comparatiste. Les contributions consacrées aux nouvelles technologies tracent les lignes d'horizon qui se rapprochent peu à peu de l'étudiant et du chercheur en Lettres, notamment dans le domaine de l'heuristique, de l'information, de l'édition et des analyses de texte (« L'informatique dans les études littéraires », Alain Vuillemin), tout comme dans les procédures et les études de traduction (« Traduction littéraire et informatique », Michel Lenoble). Suivent quelques études de cas et des comptes rendus d'élaboration de logiciels ou de banques de données, notamment à propos des œuvres de Roumains écrites en français.

J.-C. POLET.

PHILOSOPHIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

F. CHAPOT & B. LAUROT (éd.), *Corpus de prières grecques et romaines*. Textes réunis, traduits et commentés par F. C. & B. L. (Recherches

sur les rhétoriques religieuses), Turnhout, Brepols, 2001, 16 x 24, 446 p., br. EUR 67, ISBN 2-503-50953-3.

Il già vasto panorama di studi sulla preghiera nel mondo antico si arricchisce con questo libro di uno strumento di lavoro prezioso per gli studiosi quanto di un'opera interessante e dalla lettura agevole per chiunque voglia accostarsi, anche se da profano, all'immaginario religioso dei Greci e dei Romani. La raccolta presentata costituisce il secondo contributo della collana « Recherches sur les Rhétorique Religieuses », diretta da Gérard Freyburger e Laurent Pernot, che ha per oggetto « le langage dans ses rapports avec le divin, les formes de communication avec les dieux, les différentes manières de dire la conscience et le sentiment religieux » e si propone a un tempo di offrire strumenti di analisi e suggerire nuove piste di ricerca per una migliore comprensione della retorica e della religione. I testi, proposti al lettore in ordine cronologico distinti fra le due tradizioni (101 in lingua greca e 89 in lingua latina), rappresentano una scelta efficace di preghiere pagane greche e romane, integrate da un'appendice (16 passi : nove di autori latini e sette di autori greci) riservata alla riflessione degli stessi antichi sulla preghiera (*Discours critiques et méthodologiques sur la prière dans la littérature ancienne*). Selezionati in base al loro interesse documentario e valore letterario, i brani raccolti coprono in modo esaustivo l'antichità greco-romana nell'attenzione non solo alla diacronicità quanto alla varietà dei contesti, delle aree geografiche, delle forme di trasmissione (tradizione manoscritta, testi epigrafici, papiri). Ampia è la gamma dei generi letterari considerati e delle tipologie di preghiera : dall'epos alla lirica, dalla tragedia alla commedia, dalle opere dei filosofi a quelle dei retori e degli storici (sia pur con un'attenzione maggiore alla storiografia latina che non a quella greca) ; dalle invocazioni liturgiche, legate ad un preciso rituale, a quelle private, ai testi mistici o magici, a quelli puramente letterari. Scientificamente ed editorialmente pregevole la presentazione di ogni testo. Ciascun passo, offerto in lingua originale e nell'edizione più accreditata, è preceduto da una breve introduzione volta a restituirne il contesto così da renderne fruibile nel modo migliore il contenuto. Notizie sull'opera, sulla sua forma letteraria e datazione, ma anche sulle divinità invocate nella preghiera e sul loro culto in situazioni, aree geografiche e realtà culturali determinate ne costituiscono generalmente l'oggetto. Segue una traduzione, moderna e accurata, corredata da un commento in cui vengono di volta in volta affrontate in modo sintetico problematiche specifiche di varia natura sollevate dal singolo passo. L'indicazione di eventuali *loci* paralleli, richiamati dal contenuto, dalla forma letteraria o dalla tipologia di preghiera, ed una nota bibliografica essenziale integrano un apparato complessivamente molto ricco, pur nella sua schematicità. Una tavola cronologica e indici esaustivi (per soggetto, autori e testi antichi, parole greche e latine) rendono, infine, pratica e piacevole la consultazione dell'intero volume. Fedeli all'intento espresso nell'introduzione all'intera raccolta, i curatori mi sembra siano dunque ben riusciti a restituire un quadro per quanto possibile completo, nell'ambito di un'opera che non poteva porsi obiettivi di esaustività, della varietà e dell'evoluzione nel mondo greco-romano della preghiera colta nel suo essere parola, « action verbale destinée à établir une relation avec le divin ».

Maria INTRIERI.

LANGUES ET LITTÉRATURES ANTIQUES

B. B. POWELL, *Writing and the Origins of Greek Literature*, Cambridge, University Press, 2002, 15.5 x 23.5, XV + 210 p., rel. £ 40 / US \$ 55, ISBN 0-521-78206-6.

Depuis une quinzaine d'années environ B. B. Powell s'intéresse à la question controversée de l'origine de l'alphabet et de la littérature en Grèce. Pour rappel, il publia, dès 1991, un volume intitulé *Homer and the Origin of the Greek Alphabet*

(paru à Cambridge), où il défendait déjà la thèse d'un lien organique entre la réapparition de l'écriture en Grèce et les compositions homériques. Powell est un excellent connaisseur de l'épopée homérique (cf. son *New Companion to Homer*, paru en 1997 à Leiden, en collaboration avec I. Morris) et, par rapport à ses premiers travaux, il s'est à présent doté d'instruments théoriques solides sur la question du passage de l'oralité à la *literacy* (ce dont témoigne déjà son volume paru en 2000 : *The Alphabet in Theory and History*) et a approfondi son approche du mythe et de ses mécanismes de transmission (cf. ses deux volumes : *A Short Introduction to Myth*, 2002, et *Classical Myth*, 4^e éd. 2004). Le volume qu'il présente ici est donc une sorte de synthèse et d'aboutissement de tous ces travaux. La thèse principale de cet ouvrage est qu'il existait au Proche-Orient ancien une grande variété de traditions scripturaires, entre Égypte, Mésopotamie et cultures ouest-sémitiques, et que la transmission des textes, en particulier des textes historiques et mythologiques, reposait sur une minorité de scribes, outre le canal de l'oralité. En revanche, l'alphabet grec mit un terme à ce qu'il appelle le *multilateralism* par le biais d'une véritable « révolution alphabétique », entamée en Phénicie, mais portée véritablement à son terme en terre hellénique. La nature même de l'alphabet – un système simple, transparent et souple – permit la démocratisation de l'écriture, donc la floraison d'une mythologie créative, qui n'était plus le monopole de quelques spécialistes, mais un patrimoine à la fois commun et susceptible de connaître maints ancrages locaux au gré de ses utilisations. Parallèlement, toutefois, l'alphabet permit la canonisation des textes littéraires, mis par écrit par leurs auteurs eux-mêmes dans une forme *ne varietur*. Tel est le contexte dans lequel s'insère Homère, qui marque la naissance de la littérature grecque. — Le volume est très bien documenté sur la question homérique, qu'il aborde non pas par le biais de raisonnements philologiques, mais en usant de modèles interprétatifs issus des théories sur la naissance de l'écriture (Havelock, Goody, etc.) et sur la transmission des mythes. La connaissance des textes du Proche-Orient est évidemment assez superficielle, mais la présentation des rapports entre Orient et Grèce est équilibrée. On appréciera tout spécialement le chapitre 19 (*Aoidic Innovation in Myth : Stories from Pots*) où l'auteur montre bien la progression parallèle de la narrativité dans les textes et dans l'iconographie en Grèce. On pourra regretter que, dans la bibliographie, la part du lion soit réservée aux publications en langue anglaise : bien des ouvrages de référence en français, italien et allemand sont négligés. — L'exposé est divisé en une série de brefs chapitres, vingt en tout, qui se lisent très aisément et qui sont agréablement illustrés. La thèse selon laquelle *in the history of Greek alphabetic literacy, first texts were made by dictation, from Homer and other oral poets, but soon afterwards poetry was fashioned directly in writing* ne sera peut-être pas acceptée par tous, mais il n'en reste pas moins que certaines parmi les plus anciennes inscriptions grecques aujourd'hui connues sont effectivement des textes poétiques. Un ouvrage appréciable sur un sujet riche et complexe. — Corinne BONNET.

H. YUNIS (éd.), *Written Texts and the Rise of Literate Culture in Ancient Greece*, Cambridge, University Press, 2003, 15.5 x 23.5, X + 262 p., rel. £ 40, ISBN 0-521-80930-4.

La question de l'apparition de la littérature en Grèce continue à faire couler beaucoup d'encre. Outre le volume de B. B. Powell, dont il vient d'être question, signalons cette publication collective, issue de deux cycles de conférences et due à l'initiative de Harvey Yunis, qui signe une belle introduction intitulée *Why Written Texts ?* L'optique des contributions n'est pas tant de mettre en lumière la genèse de l'écriture en Grèce (question abordée dans l'introduction) que de comprendre ce que le recours à l'écrit a apporté à une série de domaines de la vie intellectuelle et sociale, un peu comme l'avais fait jadis, en langue française, le beau volume édité par Marcel Detienne sur *Les savoirs de l'écriture*. Il est donc question de religion, de droit, de médecine, de philosophie et de science. — Les diverses contributions sont d'excellente qualité. On relèvera notamment le riche texte d'Albert Henrichs sur *Writing Religion*.

Inscribed Texts, Ritual Authority, and the Religious Discourse of the Polis (p. 38-58) qui explore habilement l'articulation entre la pratique et le discours religieux, ainsi que la dialectique entre textes rituels et textes mythiques. On signalera aussi l'essai intéressant de Geoffrey Lloyd sur la *Literacy in Greek and Chinese Science*, avec une série de considérations comparatives éclairantes quant à la tendance au respect de textes canoniques. Enfin, de manière très subjective, on notera encore la contribution de l'éditeur du volume, Harvey Yunis, sur l'émergence de la figure du lecteur, capable d'exercer une compétence critique vis-à-vis des textes, un aspect particulièrement sensible chez Thucydide et Platon. — Le volume est pourvu d'une riche bibliographie et d'un index. Il constitue une contribution de qualité à l'histoire culturelle de la Grèce ancienne. Davantage d'ouverture sur les autres pratiques culturelles en Méditerranée aurait sans doute permis de mieux évaluer l'originalité – et les limites – des démarches intellectuelles des Grecs aux prises avec l'écriture. – Corinne BONNET.

M. CITRONI, *Memoria e identità. La cultura romana costruisce la sua immagine* (Studi e testi, 21), Firenze, Università degli studi di Firenze, Dipartimento di Scienze dell'Antichità « Giorgio Pasquali », 2003, 15 x 23, XII + 323 p., br. EUR 22.

Quelle fut, dans la Rome antique, la conscience de l'identité culturelle et celle des processus de sa construction dans le temps ? En 2000 un congrès international s'est posé ces questions à Florence et douze auteurs tentèrent d'y répondre. L'enjeu est actuel, car il intéresse le phénomène d'eupéanisation qui se met en place chez nous. Toute unité d'une culture, dit M. Citroni, se base sur un passé commun et sur ses mythes fondateurs. Fiers de leurs pays et de leur culture, les Romains savaient pourtant qu'ils avaient intégré une série de peuples vaincus à la guerre. Intégration réussie et admirée même par les Grecs qui n'avaient pas eu ce talent. C'est l'absence d'unité ethnique qui a contraint les Romains à se créer une mémoire collective et évolutive. Ce volume considère principalement les aspects historiques et socio-culturels du problème, nous avertit l'éditeur. — Les deux premiers chapitres concernent les deux grands mythes fondateurs, celui de Rome par Romulus, avec les récentes découvertes archéologiques (Carandini) et celui de la République avec Lucius Brutus, vainqueur des Tarquins et la critique des sources (T. P. Wiseman). Puis W. D. Lebek s'intéresse à la formation de la monarchie impériale et à la façon dont elle se construit à partir d'un « César » symbolique après la mort de toute la lignée d'Auguste. Alors viennent certains aspects de la culture identitaire des Romains : le rôle du droit (Schiavone), la construction d'un patrimoine culturel (Moatti), la reconstruction du passé par Varron (Romano), l'influence de la grécité chez Cicéron (Narducci et Citroni). Dans son *Énéide*, Virgile transposerait le dilemme de son temps : faut-il oublier le passé républicain pour favoriser un nouvel ordre politique et culturel (G. W. Most) ? L'idéologie augustéenne cherche des modèles dans le passé pour rebâtir une morale ; mais dans ses *Fastes*, Ovide montre les limites de cette imitation, surtout à propos des femmes (Labate). Pline l'Ancien cherche à revivifier les vieilles traditions de travail (Marchetti). Au II^e s., Apulée le Punique est le type même de la réalité multiculturelle de l'Empire avec son roman, *L'âne d'or*, qui mêle de façon étroite les cultures latine, grecque et punique, reflet de l'expérience multiple de son auteur (Rosati). — La culture et la pensée latine, conclut M. Citroni, ont dû se développer dans leur confrontation avec les Grecs, en un mélange de ressemblances et de différences, pour arriver finalement à une intégration originale, mais avec bien des différences régionales. — B. C.

E. CSAPO & Margaret C. MILLER (éd.), *Poetry, Theory, Praxis. The Social Life of Myth, Word and Image in Ancient Greece. Essays in Honour*

of W. J. Slater, Oxford, Oxbow Books, 2003, 17.5 x 25, XIV + 266 p., rel. £ 40, ISBN 1-84217-101-1.

Ce recueil d'articles en hommage à William J. Slater, réunit, à l'image de son dédicataire, des études qui non seulement appartiennent à des disciplines différentes – philologie, iconographie, archéologie –, mais encore pratiquent chacune la pluri-disciplinarité afin de replacer les mots, les actions, les images et les idées dans leur contexte pragmatique et social. Le livre se divise ainsi en trois parties intitulées « Myth and Cult », « Theatre » et « Written Word ». La première traite successivement de l'identité des Pélasges (R. Fowler, « Pelasgians », p. 2-18), du décor d'un lécythe (M. C. Miller, « Art, Myth and Reality: Xenophantos' Lekythos Re-examined », p. 19-47), de vases représentant des femmes en train d'exécuter des rites dionysiaques autour d'une idole de Dionysos (R. Hamilton, « Lenaea Vases in Context », p. 48-68), et du lien entre le dauphin et la danse chorale culturelle (E. Csapo, « The Dolphins of Dionysus », p. 69-98). Six autres articles constituent le deuxième volet de ce triptyque, avec des analyses portant sur le drame satyrique comme miroir pour explorer la nature humaine (B. Seidensticker, « The Chorus in Greek Satyrplay », p. 100-121), sur le décor d'un vase attique à figures rouges conservé à l'Université Charles de Prague (E. Simon, « Hypermestra and Lynkeus », p. 122-128), sur la tragédie perdue d'Euripide *Hypsipyle* (M. Cropp, « Hypsipyle and Athens », p. 129-145), sur le caractère d'Oreste marqué au coin du comportement type de l'adolescent (J. R. Porter, « Orestes the Ephebe », p. 146-178), sur la scène représentée sur un vase conservé au Musée de la Virginie à Richmond (J. R. Green, « Speculations on the Tragic Poet Sthenelus and a Comic Vase in Richmond », p. 179-185), et sur les contextes socio-politiques qui ont incité, aux XIX^e et XX^e s., à reprendre certaines pièces de la tragédie grecque (R. Garland, « Up-staging Greek Tragedy: the Use (and Abuse) of Genre ? », p. 186-202). L'ouvrage se termine par trois dernières contributions qui ont respectivement pour sujet l'interprétation de l'inscription *Telesstas* sur une hydrie laconienne conservée à Mayence (M. Steinhart, « Literate and Wealthy Women in Archaic Greece: The Case of the *Telesstas Hydria* », p. 204-231), le sens de onze distiques élégiaques inscrits au bas d'une statue érigée à l'entrée de l'agora d'Oenoanda au III^e siècle de notre ère (M. W. Dickie, « The Topic of Envy and Emulation in an Agonistic Inscription from Oenoanda », p. 232-246), et le personnage d'Ésope, poète favori des Muses, mais en proie à l'hostilité d'Apollon (N. Robertson, « Aesop's Encounter with Isis and the Muses, and the Origins of the *Life of Aesop* », p. 247-266). Au total, treize belles illustrations, agrémentées de photos, d'une méthode d'interprétation qui, en réaction contre les déformations dues à la fragmentation du savoir en disciplines compartimentées, vise à fournir une meilleure appréhension des objets, des mythes et des activités de la Grèce antique par leur réinsertion dans leur environnement culturel. – J. BOULOGNE.

G. W. BAKEWELL & J. P. SICKINGER (éd.), *Gestures. Essays in Ancient History, Literature, and Philosophy presented to Alan L. Boegehold*, Oxford, Oxbow Books, 2003, 17.5 x 25, XI + 363 p., rel. £ 45, ISBN 1-84217-086-4.

Admis à la retraite en 2002, après quarante ans d'enseignement, A. L. Boegehold, professeur en littérature classique, se vit offrir ces trente articles de *Témoignages* par ses amis, collègues et étudiants. Né en 1927 à Detroit, ville de l'automobile, il commença des études d'ingénieur ; il se réorienta vers le latin à Michigan et finit par étudier la philologie classique à Harvard, où il rencontra sa future femme, qui partageait son amour de la Grèce. Ils étudièrent deux ans à l'École Américaine d'Athènes, où ils s'initiaient à l'archéologie. Après sa thèse sur Aristote, A. L. Boegehold occupa son premier poste de professeur en 1957 et passa en 1960 à la Brown University (Providence), où il attira des amis d'Harvard ; ensemble, ils firent de leur département l'un des meilleurs du pays. Son enseignement se distinguait par le souci d'associer

l'œil au texte pour mieux en saisir le sens. Il sut enthousiasmer ses étudiants et les encourager dans leurs projets. Amoureux de l'archéologie, il anima diverses sessions d'été à Athènes et donna des cours à l'*American School*, puis à Harvard, Yale, Berkeley. Auteur, traducteur, il était aussi poète et publia ses poèmes dans diverses revues. — Ces trente articles, contrôlés par des spécialistes, sont classés selon les deux centres d'intérêt de Boegehold : littérature et philosophie (12), puis histoire, législation et épigraphie (18). Dans la première partie, on trouve : la quatorzième *ode olympique* de Pindare, le mouvement autonome dans le *Phèdre* de Platon, manie et mélancholie (textes stoïciens sur la démence), les esclaves chez Aristophane, une lecture d'Ausone, le compliment d'Horace à Auguste dans sa première *Épître*, illusions d'optique dans la Grèce ancienne, etc. Dans les dix-huit textes de la seconde partie, citons : observations sur le sarcophage appien du Vatican, la datation des concours athéniens (sous les Pisistratides et non sous Clisthène), notules pour un philologue, deux passages de Thucydide, les habitudes narratives de Tite-Live, la prostitution comme profession libérale à Athènes, un point contesté chez Aristote à propos de la Constitution de Carthage, Kallias et Thucydide, la calomnie à Athènes comme droit coutumier, l'ostracisme de Damon, un graveur de textes athénien vers 400 av. J.-C. (avec douze bonnes photos), etc. — La diversité des contributions intéressera beaucoup de monde, les éditeurs se sont évidemment bien gardés de tenter une vue d'ensemble. — B. C.

P. SCHUBERT, *Noms d'agent et invective : entre phénomène linguistique et interprétation du récit dans les poèmes homériques* (Hypomnemata, 133), Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2000, 15.5 x 23, 89 p., br. DEM 39.80, ISBN 3-525-25230-7.

Cherchant à améliorer notre perception de l'idée exprimée par l'emploi de noms d'agent en -τήρ chez les poètes archaïques, l'auteur de cette étude se propose de combiner deux méthodes d'approche des textes anciens, linguistique et narratologie, qui fonctionnent habituellement indépendamment l'une de l'autre. Il rappelle que la linguistique, représentée surtout par les théories de É. Benveniste, considère que les suffixes en -τήρ désignent l'agent d'une fonction, par opposition aux suffixes en -τωρ pour l'auteur d'un acte, ou en -της pour un sujet faisant partie d'un groupe. Une telle distinction n'est cependant pas dans tous les cas satisfaisante. La narratologie permet de la nuancer, en ajoutant, pour les noms d'agent en -τήρ, la notion d'instance attributrice : une tierce personne – narrateur, personnage, destinataire du récit... – attribue une fonction à l'agent, par une sorte d'anticipation, de prédestination. Cette thèse est vérifiée dans des textes post-homériques puis homériques, à travers un classement des exemples en quatre catégories – mouvement, choix, attente, naissance – qui, toutes, ramènent à l'attribution d'un rôle futur par une instance extérieure à l'agent. Dans le cas des invectives, qui utilisent le même suffixe en -τήρ, les notions d'attribution et de prédestination offrent elles aussi les meilleures possibilités d'interprétation : on attribue un comportement futur à la personne : « celui dont on sait qu'il fera ça ».

Véronique VAN DRIESSCHE-GODFRIND.

G. MORELLI, *Teatro attico e pittura vascolare. Una tragedia di Cheremone nella ceramica italiota* (Spudasmata, 84), Hildesheim - Zürich - New York, Georg Olms Verlag, 2001, 15 x 21, 179 p. + VII pl., br. EUR 32.80, ISBN 3-487-11494-1.

Le petit volume de G. Morelli est en réalité une monographie sur la tragédie perdue « Achille Thersictonos » de Chérémon, dont le *floruit* est placé vers 380 av. J.-C. La date de la pièce n'est pas connue. — Dans le premier chapitre, G. Morelli présente toutes les sources littéraires concernant le mythe d'Achille et de Penthésilée, thème majeur de la tragédie en question. Le deuxième chapitre est consacré à l'analyse

de la tradition littéraire. Le troisième chapitre nous introduit à l'étude de la tragédie de Chérémon. Les documents les plus importants sont, en suivant l'ordre de l'A. : le cratère apulien de Boston MF 03.804, datant de 340 av. J.-C., dont le sujet est rapproché de la pièce de Chérémon depuis Carl Robert ; une inscription du III^e s. av. J.-C., provenant du théâtre de Tégée (IG V 2, n° 118), qui relate le *curriculum* d'un acteur fameux ; la mention de cette pièce (produite dans le cadre des *Naita* de Dodone) parmi celles avec lesquelles Chérémon a remporté divers concours dramatiques ; l'ὀρθοεσις de la pièce et les rares citations de deux vers, de caractère gnomique, qui apportent peu à la connaissance de la pièce. Chaque catégorie de documents est analysée brièvement dans les trois chapitres suivants. Ensuite, l'A. consacre trois chapitres à l'analyse détaillée du cratère de Boston, en reconstituant le sujet et en identifiant les différents personnages de la pièce. — Il n'est pas certain que le cratère de Boston représente les protagonistes d'une tragédie mise sur scène à Tarente. La même objection vaut aussi pour les autres vases rapprochés du cratère à l'aide de critères iconographiques (présence de deux femmes en suppliantes devant un autel). En général, l'A. ne s'est pas préoccupé d'approfondir les questions iconographiques et iconologiques, ni de se démarquer d'une approche des vases qui date plutôt du début du XX^e s. Notons que le cratère de Boston a fait dès 1993 l'objet d'une nouvelle publication, illustrant son état actuel, dans le superbe volume de J. M. PADGETT (éd.), *Vase-Painting in Italy. Red-Figure and Related Works*, Boston, 1993 (il est représenté en couleurs sur la jaquette). Le point fort du livre de G. Morelli réside dans la discussion des sources littéraires sur le mythe d'Achille et Penthésilée. — D. PALEOTHODOROS

C. CUSSET, *Ménandre ou la Comédie tragique* (CNRS Littérature), Paris, CNRS Éditions, 2003, 248 p., EUR 25, ISBN 2-271-06156-3.

Réécriture, intertextualité : telle est la perspective dans laquelle vient s'inscrire ce travail remarquable d'un spécialiste à qui l'on doit déjà un précédent ouvrage, un monument auquel fit écho notre revue (*LEC* 69 [2001], p. 206-207) : il s'agissait alors de réécriture et d'intertextualité dans la poésie alexandrine. Dans le présent livre concernant Ménandre, chemine l'idée suivante : c'est par essence, par nature, que le texte comique va tirer, des ressources offertes par la réécriture, ses principaux ressorts. L'analyse est ciblée plus particulièrement sur la référence au texte tragique : si le comique fait mouche, c'est, en définitive, parce qu'il joue sur des gammes variées de reprises multifformes : reprises de termes, de vers, de scènes, de thèmes ou d'intrigues, auxquels on imprime un décalage dans le ton, une inflexion dans l'objectif et la portée, un écart subtil quant à l'insertion reliant au contexte. En bref, c'est en réécrivant selon une direction et des modalités propres au genre pratiqué que l'on obtient l'effet comique. L'A. se livre, à cet égard, à des analyses qui impressionnent autant par le sens du détail et l'acuité pointue, que par le rattachement à des vues de synthèse et au fil conducteur de l'interprétation. On pourrait en fournir des poignées d'exemples. Restons-en à cette citation, qui clôturé un exposé portant sur la ponctuation tragique (οἴμοι) dans le discours comique, à des moments-charnières particuliers, entre deux scènes : « ces exclamations tragiques apportent une ponctuation emphatique, propre à attirer l'attention du spectateur : le changement de ton, l'intrusion subite d'une diction tragique font basculer pour un instant l'intrigue comique hors de son registre habituel et, d'une certaine manière, l'élaboration du comique consiste chaque fois à sortir du ton donné par ce genre d'exclamation pour rétablir l'atmosphère proprement comique ; l'action avance ainsi au gré de ces ex-cursus à la mode tragique » (p. 125). Cet ouvrage, qui joint à une approche « au ras du texte » la perspective diachronique, s'articule en deux parties. Une première traite des cadres de la réécriture (ch. 1 : « Écrire pour le théâtre après Aristote » ; ch. 2 : « D'Aristophane à Ménandre : la réécriture tragique au temps de la Comédie Moyenne » ; ch. 3 : « La réflexivité dans l'écriture comique de Ménandre »). Ces chapitres et leurs subdivisions sont émaillés d'analyses textuelles et de mises au point chronologiques ou structurelles, qui contribuent, entre autres, à clarifier les différences qui séparent la Comédie

Nouvelle de la Comédie Ancienne, tout en cernant la conception que Ménandre se fait de sa propre production et du théâtre en général. Il importe, en effet, de savoir ce qu'en dit l'écrivain pour apprécier l'usage qu'il fait du théâtre d'autrui et définir au mieux sa pratique de l'intertextualité. Une seconde partie, « Les strates paratragiques », concerne les degrés d'influence et de présence de la tragédie dans la comédie de Ménandre. D'abord (ch. 1), les vagues échos à la tragédie qu'apportent les simples allusions mythologiques et les simples effets de diction ; ensuite (ch. 2 : « Formes et usages de la citation tragique »), les différentes modalités de citation, en distinguant notamment, selon la terminologie de Genette, les situations d'anonymat et d'onymat de la citation ; enfin (ch. 3 : « Les structurations tragiques de la scène comique ») sont mises en valeur les scènes qui, en combinant les allusions, les effets de diction et les citations, créent l'atmosphère mélodramatique, propre à la comédie de Ménandre. Des conclusions, on retiendra surtout que, dans ce théâtre, un important changement marque le rapport comédie / tragédie : dans la mesure où le caractère lacunaire des documents permet d'en juger, Ménandre ne privilégie pas la production tragique contemporaine mais se réfère aux grands classiques ; l'auteur tragique, dès lors, n'a plus la possibilité, comme chez Aristophane, de devenir un personnage de comédie (sur ce point précis, nous nous demandons si C. Cusset n'aurait pas pu évoquer nos actuelles « revues », et les parodies en vogue au XVIII^e s.), mais se trouve confiné « dans le statut figé de la référence littéraire ». La modification de cette relation résulte peut-être de l'évolution interne de la comédie, celle-ci se voulant l'égale de la tragédie par la mise en scène de la vie morale et sociale. De plus, en filigrane des analyses, fouillées, détaillées et dûment éclairées, se dégage le profil d'une pratique intertextuelle où les reprises et références, loin de trahir un manque d'inspiration, révèlent un hypertexte dévoilant « ses propres interrogations et ses principes de fonctionnement et d'élaboration » : complexité du fait littéraire « annonciatrice des recherches imminentes qui se livreront dans l'ouvrage littéraire de la Bibliothèque d'Alexandrie ».

D. DONNET.

N. HOLZBERG, *Catull. Der Dichter und sein erotisches Werk*, München, Beck, 2002, 15 x 22.5, 228 p., rel. EUR 25.60, ISBN 3-406-48531-6.

Au titre, on pourrait s'y tromper, mais c'est bien davantage qu'une étude partielle que nous offre ce livre. En fait, N. Holzberg y tente une interprétation globale du *Libellus*, dont aucun poème n'échappe à son œil scrutateur. C'est que, dans son optique, tout le recueil relève de près ou de loin du domaine érotique, sa thèse étant que le Véronais ne prend le calame que dans l'intention d'amuser son public, voire de l'exciter sexuellement (p. 23). Curieusement, le nom de P. Veyne n'apparaît pas en bibliographie, mais cette lacune, et ce n'est point la seule, se comprend aisément, tout comme l'absence totale de notes, dans un ouvrage expressément destiné à une audience élargie. Et il devrait en effet séduire beaucoup de lecteurs, tant en raison de la thèse qu'il soutient, bien dans l'air du temps, que par la magie de la plume de l'A., fort talentueuse, et aussi par la réelle réussite des nombreuses traductions qu'il propose. Se coulant dans le moule même de l'imagination catullienne, N. Holzberg nous invite à un voyage d'initiation à travers l'univers d'un poète certes vieux de plus de vingt siècles, mais en même temps étonnamment moderne. Enfin débarrassés du Catulle de pacotille auquel nous condamnait le carcan du « roman de Lesbia », découvrons le tout nouveau Catulle, ou plutôt ne nous soucions plus de lui en tant que tel, car il est pour toujours inconnaisable (*er besser anonym bleibt*, p. 60). L'homme Catulle étant ainsi chassé de sa propre maison, intéressons-nous à la personne, ou à la *persona*, d'un certain « Catulle », cet *Ich-Specher* fanfaron et bouffon qui se présente comme un *delicatus*, un inverti, un adultère, une chiffe molle (*Schlappschwanz* face à son anti-type, Mamurra, *Bruder Schwanz*), en espérant qu'on en rira, y compris quand il s'en prend au tout-puissant Jules César. L'A. se persuade, malgré le témoignage de Suétone (*Iul.*, 73), sèchement récusé (p. 15), que le dynaste, à supposer même qu'il ait pris le temps de lire ce qu'écrivait un moucheron de poète, devait trouver fort drô-

les les invectives catulliennes (p. 108-110). Il n'y a rien de politique chez notre poète (p. 22-23), ni d'ailleurs rien de vraiment senti, rien de sincère. Oubliés sa gravité, sa ferveur, son sens moral, et cette vibrante sincérité qui fut toujours comme sa marque de fabrique. Tout chez lui est comique, sans excepter les plaintes d'Ariane, le poignant *carmen* 60, le grave *carmen* 68 ou le (quasi) désespéré *carmen* 76. Amusantes également, les menaces proférées à la fin de c. 50, et sans conséquence aucune l'effrayant *carmen* 116 qui conclut le *Libellus*. Tout le monde ne suivra pas l'A. jusque là, mais il faut à coup sûr lui reconnaître les mérites d'un pionnier et d'un dévoué hors de pair. – J.-Y. MALEUVRE.

A. LEHMANN, *Varron critique littéraire. Regard sur les poètes latins archaïques* (Collection Latomus, 262), Bruxelles, Latomus. Revue d'Études Latines, 2002, 16.5 x 25, br. EUR 43, ISBN 2-87031-203-2.

En se proposant d'étudier Varron comme critique littéraire, l'A. aborde un sujet d'autant plus délicat qu'il ne reste des traités littéraires du Réatin que de modestes fragments, apparemment peu susceptibles de receler et donc de livrer sur ce point la portée générale de la pensée de leur auteur. Pourtant, à lire cet ouvrage particulièrement fouillé, qui confronte lesdits fragments aux autres œuvres de Varron ainsi qu'à celles de la tradition grammaticale, des sources gréco-hellénistiques au lointain aval des *grammatici* tardifs, l'on voit incontestablement émerger, parce que cernée au plus près par une critique rigoureuse qui sonde l'hypothétique pour conclure à un vraisemblable toujours raisonnable, cette pensée littéraire varronienne, tant dans sa conceptualisation du poète, articulée sur les notions de poème, de poésie et de poétique, que dans ses pratiques d'exégèse, sa conception de la biographie ou encore sa perception de l'histoire des Lettres Latines. En tout cela transparaît un Varron manifestement héritier de la culture grecque et orientale, dont il applique les archétypes et méthodes de pensée à l'analyse des œuvres et auteurs latins, mais également fermement ancré dans la spécificité romaine de ses sujets qu'il valorise dans leur originalité et affranchit de toute servilité culturelle. L'A. montre ainsi avec bonheur comment un érudit tel que Varron, pétri d'hellénisme mais fier de sa romanité, œuvre comme philologue et critique, comme philosophe aussi, en disciple éclairé de maîtres passés, dont il s'inspire d'ailleurs de façon très éclectique, mais également en pionnier capable de frayer des voies davantage adaptées aux particularités latines, ainsi qu'animé d'une vision personnelle d'une esthétique littéraire humaniste, à la fois pragmatique et raffinée, s'élevant de la sorte en précurseur éclairant pour sa propre postérité.

Là ne réside pas le seul mérite de cette étude centrée sur Varron, car en agençant celle-ci sur les grands noms de la littérature latine archaïque privilégiés par cet érudit, l'A. aborde successivement, en limitant son propos aux genres épique et dramatique (Lucilius n'est donc pas pris ici en considération, mais Térence est délibérément reporté à une étude ultérieure), tous les auteurs qui marquèrent les débuts littéraires de Rome. Ce regard porté sur les poètes archaïques est évidemment d'abord celui de Varron, et l'on découvre ainsi comment il perçoit Plaute, Livius Andronicus, Naevius, Ennius, Pacuvius et Accius, comment il les pratique, les apprécie et les situe en jalons dynamiques d'une histoire fertile. Mais ce regard de Varron est aussi, sinon surtout, un précieux témoignage sur la grandeur intrinsèque de ces talents que le Réatin n'hésite pas à comparer aux modèles grecs, et cela ne peut que nous conforter dans la certitude que la littérature latine ne le cède à la grecque que par sa postériorité et certes pas en richesse ou en diversité. De quoi remercier Varron ainsi que l'A. !

L. MARCHAL.

M. PASCHALIS (éd.), *Horace and Greek Lyric Poetry* (Rethymnon Classical Studies, 1), Rethymnon, University of Crete. Department of Philology, 2002, 17 x 24, IX + 195 p., br., ISBN 960-7143-18-3.

Bien que ne datant pas d'hier, la *Quellenforschung*, ou étude des sources, appliquée à la lyrique horatienne, est loin encore d'avoir dit son dernier mot, d'autant que, comme le rappelle J. S. Clay à propos de Simonide (p. 139), notre corpus de littérature grecque antique ne cesse de s'enrichir de nouvelles découvertes. Préfacé par M. C. J. Putnam, et accompagné d'une assez abondante bibliographie ainsi que de deux index (*locorum* et général), le présent recueil rassemble neuf contributions. D. Feeney veut montrer qu'Horace refuse la σύγκρισις, ou confrontation, avec les Grecs en particulier ; il s'étonne incidemment que l'influence de Cicéron sur la poésie augustéenne ait été si peu étudiée ; A.-E. Peponi cherche à décrypter l'épître I, 19 à partir du sens de *temperat*, 28-29, et donc de la relation d'H. avec Archiloque, Sappho, Alcée ; elle a aussi d'intéressants aperçus (à la suite de G. Nagy in *CW* 1994) sur l'*imitatio* / *aemulatio* (mimésis in its original meaning, that is, *re-enactment* », p. 39) ; mais faute de se poser la fameuse question du locuteur (là est la vraie *mimésis*, peut-être), elle s'arrête en chemin, si bien qu'H. reste comme *the poet whose mind is at odds with itself* (p. 38). A. Barchiesi brode éloquentement sur *the iambic physiology*, et fait voir comment se concilient Callimaque, Archiloque et Hipponax comme sources des *Épodes* ; mais il n'explique ni pourquoi H. dans l'épode 4 aurait donné des verges pour le fouetter, ni sur quoi débouche le message de liberté si bien dégagé par lui dans l'épode 11, ni comment il se fait que Canidia ait le dernier mot dans le recueil (p. 66-67). L'exploration des odes I, 4, 9, 11, 14, 32, 37 par M. Paschalis à partir de la structure ouvert / fermé, ponctuée de précieuses remarques étymologiques, perd peut-être de sa pertinence faute d'une prise en considération des conditions d'énonciation et des pièges d'écriture tendus par H. À propos de l'ode I, 15, on s'étonne que L. Athanassaki en évacue la portée politique tout en soulignant que cet aspect se concilie très bien avec la poésie (p. 85). R. Martin cherche les sources de l'ode I, 27 dans Plaute et Aristophane, dans Théocrite et Héronidas, et, à la racine, dans Anacréon : à nous d'identifier l'énonciateur et l'interlocuteur. J. F. Miller évalue l'influence de Pindare, *Pyth.* 1 et 8 sur l'ode III, 4, sans en soupçonner hélas la dimension burlesque ; J. Strauss Clay nous offre de l'ode IV, 12 une interprétation bien étrange, et fort macabre : l'invité serait le fantôme de Virgile, venu avec sa jarre et ses parfums funéraires. Sa paraphrase, involontaire, du v. 13 (*his dead friend for whose company he thirsts*, p. 136) l'amenait pourtant tout près d'une solution autrement plus satisfaisante à partir de *Vergili*, génitif. M. Lowrie refuse non sans raison, *pace* F. Dupont, d'opposer à une poésie orale des Grecs, considérée comme « chaude », la poésie écrite des Latins, qualifiée de « froide » (et *ipso facto* inférieure) ; mais pourquoi faut-il qu'elle se persuade qu'H. s'était retiré *into elite comfort* [...] *within a cocoon of high aesthetic standards*, loin de tout engagement politique (p. 177) ? – J.-Y. MALEUVRE.

Andrea PELLIZZARI, *Servio. Storia, cultura e istituzioni nell'opera di un grammatico tardoantico* (F. P. C. Storia, 7), Torino, Leo S. Olschki, 2003, 17 x 24, XIV + 347 p., br. EUR 36.00, ISBN 88-222-5183-0.

Cet ouvrage s'inscrit dans le lent mais régulier mouvement d'intérêt amorcé depuis quelques années pour les œuvres exégétiques, trop longtemps abordées dans le cadre d'études consacrées uniquement au texte source ou à son auteur, sans qu'aucune attention ne soit portée à la richesse propre des gloses ni à la personnalité du commentateur. Dans le cas de Servius, lorsqu'elles ne sont pas seulement destinées à expliquer le texte de Virgile, les études portent principalement soit sur la tradition manuscrite (fragments inédits, amendements au texte...), soit sur des passages précis du commentaire permettant d'éclaircir un élément de grammaire latine (huitième cas latin, archaïsmes...), un point de religion (sacrifices, culte de Cérès, fétiaux...) ou de civilisation romaine (la Grande Année, les lois de Locres, la *hasta pura*...), voire de géographie ou d'archéologie (description et emplacement de la *regia* d'Évandre, présence grecque dans la Pise pré-étrusque...). Comme pour les autres grammairiens, il n'est que peu d'ouvrages d'envergure sur l'ensemble de l'œuvre servienne, dans une

perspective analytique élargie. On ne peut donc que se réjouir de la parution de l'étude d'Andrea Pellizzari, qui s'attache à saisir la manière dont les *Commentarii*, dans les notices historiques et culturelles notamment, reflètent la mentalité et la sensibilité intellectuelle de l'auteur et, partant, des savants des IV^e-V^e s. apr. J.-C. Telle est en effet la finalité de l'ouvrage, présentée en introduction (p. 3). — Le livre se divise en cinq chapitres de taille et d'intérêt variés. Dans le premier, *Servio nella realtà storica e culturale del suo tempo*, l'A. reprend l'ensemble des éléments susceptibles de nous mieux faire connaître la personne de Servius et les œuvres qui lui sont attribuées, s'attardant principalement sur le témoignage des *Saturnales* de Macrobie (p. 15-23). Le second chapitre, *L'attualità*, permet à l'A. d'analyser les passages où Servius présente diverses informations propres à nous renseigner sur son époque et sur l'idéologie de l'aristocratie païenne ; les quatre exemples pris en considération sont les informations concernant les réalités politiques, géographiques et économiques de la région de Ravenne (p. 34-49), l'appréhension orientée de la légende du Palladium – Servius déplorant la perte d'influence de Rome sur la capitale du Bosphore – (p. 49-60), les changements apportés dans le statut des *ciuitates* à travers l'Empire (p. 60-69) et l'évolution de la *consecratio* impériale, notamment sous les empereurs chrétiens (p. 69-80). Dans le chapitre trois, *L'antichità storica e archeologica*, l'A. s'attache tout d'abord (p. 82-107) à montrer le caractère traditionnel et embelli des personnages illustres des époques royale et républicaine présentés dans l'œuvre servienne, instruments d'une évidente glorification du *mos maiorum* païen ; le traitement servien des guerres civiles (p. 107-116), nous dit l'A., s'inscrit dans une optique différente, visant par exemple à inscrire l'action des empereurs contemporains dans la mouvance amorcée par César et par Auguste, dont la *clementia* fut gage d'une *libertas* accrue, malgré le passage au régime impérial ; la dernière partie de ce chapitre est consacrée aux mentions des monuments romains (*ara maxima*, *columna bellica*, forums...) dans les *Commentarii* (p. 116-141). Le quatrième chapitre, la *sensibilità filosofica e religiosa*, est le plus riche de notre point de vue, car il aborde un point plus théorique et, partant, plus difficile à appréhender dans les *Commentarii* serviens. L'A. recense les passages de sensibilité philosophique (épicurisme, stoïcisme, néopythagorisme, néoplatonisme : p. 145-171), puis présente les notices serviennes évoquant les cultes à mystères (Mithra, Dionysos, Cybèle, Isis : p. 171-194), puis les cultes des anciennes divinités étrusques et romaines (dont Jupiter, *Bona dea*, Sylvain : p. 195-218). Le dernier chapitre, *La « Biblioteca » di Servio*, dresse la liste de tous les auteurs cités par Servius, d'Ennius à l'*Histoire Auguste*. La section bibliographique (p. 301-306) présente quelque cent ouvrages et articles en diverses langues (auxquels on ajoutera avec profit la thèse d'A. J. Vaughen, *The Commentary on Aeneid 6 by Servius Grammaticus and Vergil's Philosophical Tendencies*, Northwestern State University, 1995, où l'auteur étudie la question du néoplatonisme de Servius, l'ouvrage de E. O. Wallace, *The Notes on Philosophy in the Commentary of Servius on the Eclogues, the Georgics and the Aeneid of Vergil*, New York, 1938, et l'article de P. Flobert, « La dimension historique chez les grammairiens latins », dans *L'héritage des grammairiens latins de l'Antiquité aux Lumières. Actes du colloque de Chantilly, 2-4 septembre 1987*, Paris, 1988, p. 27-35.). L'ouvrage se clôt sur deux copieux index (*dei nomi et delle cose notevoli* : p. 307-326 ; *delle fonti* : p. 327-344). — Tous les chapitres proposent, pour chaque question abordée, une série de constatations partielles, voire parfois plus globales, qui ne manquent certes ni de pertinence, ni de richesse (on notera notamment un appareil de notes infrapaginales dont les informations sont souvent fort utiles pour approfondir une question) ; l'ouvrage d'Andrea Pellizzari répond parfaitement, en ce sens, à son titre, puisqu'il s'agit de retracer les références à l'histoire, à la culture et aux institutions romaines dans l'œuvre de Servius : à cet égard, d'une consultation aisée, proposant de nombreuses pistes de réflexion, ce livre apparaît comme nécessaire à tout chercheur qui souhaiterait à son tour inventorier l'œuvre servienne. Il ressort toutefois de l'ensemble une impression de bigarrure, les différents chapitres ne semblant pas être reliés par quelque fil rouge qui donnerait à l'ouvrage son unité : on regrette d'autant plus l'absence d'une solide conclusion d'ordre plus général, où serait repris l'ensemble des résultats fragmentaires

et dressé, comme l'avait annoncé l'A. dans son introduction, un bilan final plus complet sur l'auteur lui-même, sur le sens de sa démarche en tant que *grammaticus* et sur sa place dans la littérature et dans la société de son époque. – A. BAUDOU.

HISTOIRE

P. VERNUS & J. YOYOTTE, *The Book of the Pharaohs. Translated by D. Lorton*, Ithaca - London, Cornell University Press, 2003, 16 x 24, 233 p., rel. US \$ 35, ISBN 0-8014-4050-5.

Initialement publié en français sous le titre plus précis de *Dictionnaire des pharaons* (Paris, Noésis, 1996), ce volume est susceptible de rendre de nombreux services à tous ceux, spécialistes et généralistes, qui souhaitent obtenir des informations succinctes, mais fiables et claires, sur les divers pharaons de l'histoire égyptienne, ainsi que sur leurs titres, leurs épithètes, leurs adversaires (Grecs, Romains, Perses, etc.), les lieux du pouvoir, une série de *realia* et les grandes divisions de l'histoire politique égyptienne. Pour chaque entrée, on dispose des informations chronologiques, biographiques, généalogiques, géographiques, etc., d'éventuels renvois internes et de références bibliographiques essentielles. Le volume est illustré et enrichi de cartes et de tableaux chronologiques. S'agissant d'un ouvrage dû à deux des meilleurs spécialistes du domaine, on ne peut que louer la publication d'une traduction anglaise de ce précieux ouvrage largement connu du public francophone. – Corinne BONNET.

C. J. TUPLIN & T. E. RIHLL (éd.), *Science and Mathematics in Ancient Greek Culture*, Oxford, University Press, 2002, 16 x 24, XVI + p. 379, Rel. £ 50, ISBN 0-19-815248-5.

L'ouvrage rassemble un choix de contributions à un colloque tenu à Liverpool en 1996 sous le titre moins orienté de *Science Matters: The Role and Achievement of Science in Greek Antiquity*. Il ne nous est pas dit comment s'est faite la sélection des contributions, ni si par exemple cette sélection aurait un rapport avec le titre retenu pour la publication. Quoi qu'il en soit, la qualité générale de l'ensemble et les résultats obtenus recommandent très vivement l'ouvrage à des lecteurs ou spécialistes ou simples amateurs (chacun étant forcément amateur en quelque domaine). — Voici la liste des contributions : *Introduction: Greek Science in Context* (T. E. Rihll) ; *Words for Sounds* (A. Barker) ; *Ptolemy's Maps as an Introduction to Ancient Science* (J. L. Berggren) ; *Seismology and Vulcanology in Antiquity?* (H. M. Hine) ; *The Art of the Commander and the Emergence of Predictive Astronomy* (A. C. Bowen) ; *Euctemon's Parapegma* (R. Hannah) ; *Instruments of Alexandrian Astronomy: The Uses of the Equinoctial Rings* (L. Taub) ; *The Dioptra of Hero of Alexandria* (J. J. Coulton) ; *The Machine and the City: Hero of Alexandria's Belopoeica* (S. Cuomo) ; *The Limitations of Ancient Atomism* (J. R. Milton) ; *Greek Mathematicians: A Group Picture* (R. Netz) ; *Aristotle and Mathematics* (E. Hussey) ; *Euclid's Elements 9.14 and the Fundamental Theorem of Arithmetic* (C. M. Taisbak) ; *Ancient Medicine: Asclepius Transformed* (V. Nutton) ; *Galen on the Seat of the Intellect: Anatomical Experiment and Philosophical Tradition* (T. Tieleman) ; *Practice Makes Perfect: Knowledge of Materials in Classical Athens* (T. E. Rihll - J. V. Tucker) ; *Distilling, Sublimation, and the Four Elements: The Aims and Achievements of the Earliest Greek Chemists* (C. A. Wilson). — L'ouvrage s'ouvre par une introduction permettant de ranger les contributions sous différents chefs : relations entre la science et la philosophie, entre les différentes sciences, entre les scientifiques eux-mêmes, entre la science et la société, ce dernier point étant le plus discutable, en raison de l'hétérogénéité des termes en présence et de l'état encore embryonnaire de nos concepts en la matière. Suivent seize contributions variées selon

l'objet, les buts et la méthode. (A) *Analyses de documents écrits*. Hine insiste de façon suggestive sur l'interaction entre les idées « populaires » et les idées « philosophiques » ; il y a là matière à recherches dans d'autres domaines. Cuomo étudie la préface des *Belopoeica* en la replaçant dans la situation politique de l'époque (personnellement, je serais plutôt sensible au caractère artificiel de certaines considérations de Héron). Taisbak interprète la proposition Eucl., *Elém.*, IX, 9 comme une variante faible du « théorème fondamental de l'arithmétique » (Gauss, *Disquisitiones*), et cherche à établir par des procédures simples la relation entre ces deux théorèmes et les raisons pour lesquelles les Grecs n'ont pas cherché à démontrer le second, quoiqu'ils en eussent les moyens ; le traitement est piquant, amusant, taisbakien. Hussey, dans un essai bref mais dense, tente une mise au point de la question redoutable de l'usage que fait Aristote des mathématiques dans les sciences de la nature ; avec White (1992), il attribue à Aristote un usage délibéré de l'axiome dit d'Archimède (ou d'Eudoxe), notamment en *Phys.*, I, 4, 187b25 ou en *Du ciel*, I, 6, 273a27, mais il me semble que rien ne prouve qu'Aristote savait explicitement que certaines pratiques calculatoires ou sa réfutation des lignes insécables avaient un rapport avec cet axiome. (B) *Études d'objets ou instruments scientifiques*. Berggren, par un examen attentif des cartes de Ptolémée, détecte les différentes sciences qui en ont permis l'établissement et fait voir combien ces cartes concentrent de multiples savoirs. Hannah cherche à montrer que le *parapegme* (un certain type de calendrier gravé sur pierre et dont il existe des descriptions) d'Euctémon est un premier pas vers la création d'un calendrier solaire, destiné à remplacer les calendriers lunaires. Taub fait une hypothèse intéressante, différente de celle de Tannery (1893), sur l'emploi des armilles équatoriales, hypothèse qui a l'avantage d'expliquer pourquoi, malgré leur manque patent de précision, elles ont été si longtemps en usage. Coulton apporte des compléments à notre connaissance de la dioptrique et de ses usages, et renouvelle par là grandement le sujet. (C) *Autres recherches*. Barker, dans une étude où je vois un modèle pour les champs disciplinaires les plus variés, étudie l'histoire de l'expression linguistique de la hauteur et du volume des sons et des difficultés éprouvées par les savants grecs pour se dégager du poids de la tradition. Bowen s'efforce avec succès de rechercher « quand, pourquoi et dans quel contexte les astronomes grecs et latins en sont venus à penser que leur tâche propre incluait les prédictions sur les éclipses » et montre l'importance du rôle des auteurs dits *littéraires*, surtout latins, dans ce domaine. Milton fait une remarquable mise au point sur un sujet très délicat, en multipliant les distinctions et les points de vue, qui me paraissent devoir influencer profondément sur les recherches sur l'atomisme ancien. Netz, dans une reprise amendée du chapitre 7 de son ouvrage *The Shaping of Deduction in Greek Mathematics*, offre un tableau socio-démographique de la population mathématicienne chez les Grecs et, malgré le caractère spéculatif des recherches dans un domaine où nos sources sont si lacunaires, apporte des résultats intéressants. Nutton donne une synthèse, indispensable aux non-spécialistes, des principaux développements des travaux sur la médecine antique depuis les années 1960 ; il nous faudrait l'équivalent pour toutes les branches du savoir technique et/ou scientifique de l'Antiquité. Tieleman, à l'occasion du thème traité, apporte une contribution très importante à la théorie et à la pratique de l'expérimentation chez Galien et jette les bases de futures recherches dans ce domaine. Rihl et Tucker, sur l'exemple de la métallurgie de l'argent extrait des mines du Laurion, examinent l'étendue et les formes du savoir des Grecs touchant la fabrication des métaux, ainsi que les rapports entre le savoir pratique et le savoir théorique (le traitement des *Problemata* pseudo-aristotéliens laisse à désirer, car il s'agit d'un genre littéraire fourni et complexe qui, pour illustrer le sujet de façon intéressante, réclamait de plus amples développements). Wilson rassemble certains traits de l'alchimie grecque : le riche arrière-plan théorique du premier document chimique, les $\Phi\upsilon\sigma\iota\kappa\acute{\alpha}$ καὶ $\mu\upsilon\sigma\tau\iota\kappa\acute{\alpha}$ (idées pythagoriciennes, démocritéennes et platoniciennes), la technique et les diverses formes de la distillation, notamment dans les cercles gnostiques, un résumé de nos connaissances sur la sublimation, enfin le transfert de l'expérience grecque dans les pays du Moyen-Orient et les origines du feu grégeois. — *Remarques sur la traduction du grec* : (a) p. 36, n. 2, le titre de la *Géographie* de

Ptolémée : Γεωγραφικὴ ὑφήγησις. L'A. reprend une traduction qu'il avait déjà proposée ailleurs (2000) : *Guide to Drawing the World Map*. Or, à l'époque de Ptolémée, le mot ὑφήγησις avait pris le sens technique d'« exposition ». Déjà Galien, dans son *De libris propriis*, XIX, 11, 8, l'avait couplé à des mots comme ὑποτύπωσις, ὑπογραφή, εἰσαγωγή et σύνοψις (cf. aussi, chez les contemporains de Ptolémée, l'*Onomasticon* du grammairien Pollux, III, 95,6 et *passim*, et l'astrologue Vettius Valens, *passim*). L'erreur est d'autant plus étrange que le sens d'« exposition » est le sens ordinaire du mot dans la *Tétrabible* et dans la *Géographie*. Ensuite, rien ne prouve que γεωγραφία ait ici le sens de « carte du monde » ; je penche plutôt pour le sens général de « description du monde, géographie ». Je propose donc : *Exposition de la géographie*. (b) p. 78, ὑποτιθεμένων γε δὴ αὐτῶν [...] ἐν ταῖς πραγματείαις, κτλ. : la présence de αὐτῶν rend peu admissible la traduction par *certainly at least by those who posit in their accounts* ; traduire par : « puisque c'est un fait que, dans leurs études, ils prennent pour hypothèse ». (c) p. 165, l.6 : manquent quelques mots après καταστάσεις ; p. 165, l.8, καταστήναι : non pas : *to be calm*, mais quelque chose comme : « s'adonner à » ; p. 165, l.10, κατὰ τὴν συνείδησιν : non pas : *in accordance with their awareness*, ce qui ne veut pas dire grand-chose, ni *with their shared knowledge* (n. 2), mais revenir à la paraphrase de Marsden (1971) : *consciousness of security*. (d) p. 176, οὐδὲ... μίαν = tmèse pour οὐδεμίαν, donc ne pas traduire οὐδὲ par *not even*. (e) p. 295, d'abord, la leçon retenue : ὅσα δὲ μὴ ὑγρά ἢ τὰ τοιαῦτα ἄτμητα, n'est pas sûre : *grammatici certant* ; ensuite, la traduction proposée : *liquids and those who do so cannot be cut* qui est celle de Düring (1944), elle-même reprise en substance de celle de Webster (1923), ne correspond pas au texte grec.

M. FEDERSPIEL.

A. DALBY, *Food in the Ancient World from A to Z*, London - New York, Routledge, 2003, 16.5 x 24.5, XVI + 408 p., rel., ISBN 0-415-23259-7.

À première vue, l'idée paraît curieuse de vouloir présenter l'alimentation antique sous la forme d'un dictionnaire alphabétique. L'éparpillement est en effet inévitable et la consultation d'un tel répertoire ne remplace évidemment pas la lecture des ouvrages systématiques sur le sujet. Mais la plupart de ceux-ci sont énumérés dans la bibliographie générale et les rubriques paraissent généralement bien informées et assorties de bonnes bibliographies. Plusieurs sont même illustrées de cartes et de dessins. Le lecteur peut donc y trouver rapidement une foule d'informations sur les aliments et les boissons, leur production, leur conservation et leur commerce, les habitudes et les rituels de la table, les cités et les régions réputées pour leurs spécialités, les divinités liées à la terre ou à l'alimentation, les auteurs anciens qui ont traité du sujet, les hommes politiques qui y sont intervenus, etc. Il y trouve aussi des mises au point sur un certain nombre de questions générales sous des titres comme *acculturation, architecture, asceticism, athletes, avoidance of foods, babies, barbarians, Christians, commensality, comportment, cookery as art and science, eucharist, famine, funeral feast, humoral theory, luxury, symbola, wedding and betrothal feasts, women, etc.*, et même sur des notions, des peuples et des personnages historiques (*Hellenistic kingdoms, Hittites, Homeric society, Jews, Minoans, Mycenaean, Odysseus, etc.*) et sur des questions méthodologiques (*anthropology, archaeobotany, archaeochemistry, archaeology, archaeozoology, economics, iconography as source, literature as source, names and identification, etc.*). Plusieurs rubriques des deux dernières catégories peuvent sembler déplacées ou superflues, de même que des renvois comme *Greece, Italy* ou *Laiium*. Par ailleurs, on est surpris de ne pas trouver des entrées comme *annona* ou *sitônia* (qui ne sont pas compensées par les brèves allusions des p. 162-163) ni de traitement systématique des légumes et des légumineuses, dont le rôle alimentaire était plus important que l'A. ne l'indique (les rubriques *legumes* et *vegetables* sont brèves et décevantes, alors que les noms de plantes fournissent de très nombreuses entrées), ni sur les règlements des marchés et le rôle de magistrats comme

les agoranomes et les sitophylaques. Mais, si de telles lacunes sont regrettables, il faut reconnaître que la loi du genre rendait l'exhaustivité pratiquement impossible et entraînait inévitablement des redites et des recoupements. Au total, l'ouvrage est un bon outil de consultation et de vulgarisation. – L. MIGEOTTE.

J. BODEL (éd.), *Epigraphic Evidence. Ancient History from Inscriptions.*, London - New York, Routledge, 2001, 14 x 21.5, XXVI + 246 p., br. £ 14.99, ISBN 0-415-11624-4.

Cet ouvrage collectif est destiné à préparer le non-spécialiste en épigraphie grecque ou romaine à aborder l'étude de ces inscriptions sans cesse plus nombreuses (tout comme les collections et revues qui les éditent), tant du point de vue de leur « récolte » que de celui de leur utilisation comme témoins de la vie antique. Dans un premier chapitre, J. Bodel donne la définition et le champ d'application de cette discipline. Il décrit les habitudes épigraphiques romaines et grecques, définit les différents rôles de ces textes à leur époque, informe des pièges que ces documents peuvent tendre à l'historien. M. Parca expose ensuite comment les inscriptions illustrent la multiculturalité du monde gréco-romain : différences dialectales ou, à plus large échelle, différence entre les textes des colons et les textes indigènes, adaptation partielle des multiples langages au langage ou à l'écriture des colons... O. Salomies traite d'onomastique et de prosopographie, donnant des exemples de ce que l'épigraphie peut apporter à ces disciplines, aidant ainsi à mieux percevoir l'organisation de la société antique. R. Saller explique de quelle manière et dans quelles limites l'épigraphie fournit à l'historien l'essentiel de ses informations sur la famille et la société antiques. J. Rives évoque les nombreuses informations apportées par les textes inscrits sur l'organisation des institutions civiles et religieuses, et sur les multiples associations (professionnelles, ethniques, religieuses...) qui jouaient un rôle important dans la vie de la cité. Enfin, G. Pucci présente un chapitre consacré aux objets de la vie quotidienne portant des inscriptions qui, lorsqu'elles furent apposées dans le cadre de la production et de la distribution des objets, apportent certains éclairages sur le fonctionnement de l'économie antique. En appendice, J. Bodel donne un aperçu du contenu et de la structure des principaux recueils d'inscriptions grecques et latines, présentés par ordre alphabétique, afin que chacun sache où trouver quoi, tout en déplorant le manque d'index dans certains ouvrages, comme aussi le manque d'images des textes, et il confie son espoir de voir ces lacunes un jour comblées grâce au réseau Internet. On trouve enfin quelques illustrations, les notes des différents chapitres et une bonne bibliographie. – Véronique VAN DRIESSCHE-GODFRIND.

B. H. McLEAN, *Greek and Latin Inscriptions in the Konya Archaeological Museum* (Regional Epigraphic Catalogues of Asia Minor, IV - The British Institute of Archaeology at Ankara Monograph, 29), Oxford, Oxbow, 2002, 21.5 x 30, XVI + 134 p., rel. £ 40, ISBN 1-898249-14-8.

Ce volume prend place dans une série de publications du *British Institute of Archaeology at Ankara* consacrée à l'épigraphie régionale de quelques cités d'Asie Mineure (*RECAM*). L'A., qui a succédé dans cette tâche au professeur Alan Hall, décédé prématurément en 1986, a rassemblé et étudié ici les inscriptions du Musée archéologique de Konya, l'ancienne Iconium en Lycaonie, en partie colonie augustéenne. Il s'agit à la fois de textes connus et inédits, provenant tant de Konya même que de la vaste région environnante (le lecteur trouvera une carte utile du district à la page xvi). Sur les deux cent quarante et un documents, dont une bonne part (149) provient des environs d'Iconium, cent quarante et un sont présentés ici pour la première fois. La présentation épigraphique est soignée, le commentaire sobre, mais généralement approprié. Chaque texte est accompagné d'un appareil critique, d'une

traduction et, dans le cas des témoignages déjà connus, des indications bibliographiques nécessaires. Les inscriptions sont réparties en onze chapitres, qui tournent autour de quatre types de documents : inscriptions honorifiques (chap. I), dédicaces religieuses ou impériales (chap. II-III), textes funéraires (chap. IV-VIII) et inscriptions chrétiennes (chap. IX). Suivent deux brèves parties consacrées aux *varia et dubia* (chap. X) et aux inscriptions latines (chap. XI), dernière section confiée aux bons soins de George Houston et comprenant quelques funéraires, dédicaces impériales et bornes milliaires. L'ordre de quelques textes peut sembler discutable : par exemple, l'inscription n° 6, relative à une Μήτηρ Κουαδατρηνή, est curieusement intercalée dans une série concernant Μήτηρ Ζιζιμ(μ)ηνή (n° 3-5 ; 7). Les documents à caractère civique ne sont pas légion. Quelques bases de statue évoquent certains hauts magistrats : un procureur, Iulius Publius (n° 1), un *princeps et logistès*, Lucius Calpurnius Orestēs (n° 1) et un gouverneur de la province et patron de la colonie, Aurēlios Aurēlianos (n° 2). Une dédicace impériale en l'honneur d'Antonin le Pieux (n° 47) mentionne un *legatus Augusti pro praetore*, Cornelius Dexter, que l'on peut sans doute rapprocher d'un homonyme connu ailleurs, Sextus Cornelius Dexter (*PIR*², II, 1344). L'intérêt du recueil repose surtout dans les dédicaces religieuses, diverses et instructives. Les n° 3-7, 9-15 concernent des cultes indigènes de la déesse Mère, aux ethniques variées. De la région montagneuse de Zizima, à une vingtaine de km au nord-ouest d'Iconium, émane visiblement le culte de Μήτηρ Ζιζιμηνή (n° 3-4) ou Ζιζιμηνή (n° 5 ; 7). Un petit autel (n° 6) porte la mention Μήτηρ Κουαδατρηνή, « i.e. the 'square' (named either because of its shape, or named after its owner, *Quadratus*), an imperial estate near *Laodiceia Combusta* ». Deux textes (n° 9-10) concernent Μήτηρ Βοθηγηή, divinité salvatrice. Une statuette de lion a été consacrée à Μήτηρ Τυμενηή (n° 11), originaire sans doute d'une région montagneuse du sud-est de la Phrygie. De la cité phrygienne d'Andeira peut être rapproché le culte de Μήτηρ Ἀνδειρηνή (n° 12-13), alors que deux nouveaux cultes sont attestés par autant d'ethniques inconnues : Μήτηρ Ἀμλασενζηή (n° 14) et Μήτηρ Κοοταδεύς (n° 15). On signalera également une intéressante série de *Rider Gods*, divinités armées et montées : Apollon (n° 26-27 ; 43 ?), Men (n° 28), Ploutos (n° 29-30), les Dieux immortels (n° 32) et les Dioscures (n° 33). Toutes ces dédicaces et d'autres témoignent en bloc de la popularité et de la survivance de la culture religieuse indigène en Anatolie centrale, dans ces régions souvent montagneuses et dispersées, où la force de pénétration des cultes olympiens s'est moins imposée. Comme dans quantité de recueils, les épitaphes sont nombreuses et s'avèrent un apport essentiel à l'onomastique indigène et à la compréhension des relations gréco-romaines et autochtones. L'A. tire à cet effet les trois conclusions suivantes (p. xiv) : *First, indigenous names continued to be widely used through to the IVth century, pointing to the survival of indigenous culture in some form. Secondly, and in tension with this first observation, it is not unusual to find Latin, Greek, and indigenous names used in various combinations within the same family, suggesting the melding of the three cultures. Thirdly, and related this, the onomastics of the Latin names are very impure. Roman praenomina, nomina, and cognomina are usually employed singly as personal names, indicating the adoption of Roman names by the indigenous population.* Quelques textes comportent des noms rares ou nouveaux : on notera, par exemple, un Αββικτης au n° 172, inconnu jusqu'à présent. Certains d'entre eux n'ont pu être déchiffrés (Πωπας ΙΕΚΟΣ υἱός, n° 113). L'ouvrage, bien présenté et presque sans coquilles, se termine par une série d'*indices* (noms de personnes, ethniques et toponymes, divinités, terminologie grecque et latine sélective et provenances). Après la bibliographie viennent les concordances des publications et des numéros d'inventaire du musée, puis une liste des inscriptions d'Iconium déjà publiées, mais dont on ne retrouve plus la trace au musée de Konya. Enfin, le volume présente, pour chaque inscription, les photographies des pierres ou des estampages ; elles sont de bonne qualité, à quelques exceptions près (notamment les figures 81 et 113). Telles sont les composantes de ce recueil. En somme, l'entreprise est réussie et rendra de bons services aux spécialistes de l'Asie Mineure, soucieux notamment d'éclairer les rapports

entre les populations autochtones et les envahisseurs et de mesurer la survivance de la culture indigène en Anatolie centrale. – G. THÉRIAULT.

A. DEMAN et Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER, *Nouveau recueil des Inscriptions latines de Belgique* (ILB²) (Latomus, 264), Bruxelles, Latomus, 2002, 16 x 24, 288 p. + LVV pl., br. EUR 48, ISBN 2-87031-205-9.

Cette seconde édition des *Inscriptions latines de Belgique* a été augmentée de vingt-quatre nouveaux textes découverts depuis 1984, ce qui paraît relativement considérable ; elle a aussi tiré profit des remarques adressées par les lecteurs et recenseurs pour corriger certaines lectures ou interprétations. Les A. y ont joint une seconde carte de la Gaule romaine, avec les routes et leur degré de fiabilité, les limites de Provinces avec celles des *ciuitates* et 18 planches montrant les nouveaux documents. Rappelons que ce recueil a dû se limiter aux frontières belges actuelles, sans empiéter sur les quatre pays qui entourent la Belgique moderne. Il comprend les *tituli* sur pierre ou sur métal, classés par *ciuitates* et, à l'intérieur de celles-ci, par communes en ordre alphabétique (avec les noms des communes antérieurs à la fusion des communes) ; en outre on découvre trois documents itinéraires (Tongres, Buzenol, Péronnes-lez-Binche), les *acta* (lettres honorables de fin de service militaire) trouvés à Flémalle et à Han-sur-Lesse, deux inscriptions grecques (Crupet et Kontich) et un choix d'inscriptions variées (textes religieux, cachets d'oculististes ou de tuiles, etc.). Ont été exclues les inscriptions douteuses ou fausses. — Tous ces textes lacunaires sont décrits, complétés, traduits, commentés, accompagnés d'une bibliographie, de photos ou de dessins anciens lorsque les originaux ont disparu. Seize index sont les bienvenus pour faciliter les recherches. — Comme le premier recenseur de 1986 dans cette revue, nous ne pouvons que louer ce travail minutieux, consciencieux qui révèle quelques aspects de la vie en Belgique au temps des Romains. La découverte de vingt-quatre documents nouveaux en moins de vingt ans permet d'espérer que ce trésor ne fera que s'enrichir. – B. CLAROT, s. j.

S. PERENTIDIS, *Pratiques de mariage et nuances de continuité dans le monde grec. Quatre études d'anthropologie historique et juridique* (Grécité, 3), Montpellier, Université de Montpellier 3, 2002, 15 x 21, XIV + p. 144, br. EUR 8, ISBN 2-84269-533-X.

La dernière décennie aura été faste pour le mariage grec. John Oakley et Rebecca Sinos, Anne-Marie Vérilhac et Claude Vial ont donné deux belles études, très différentes d'ailleurs, et dont la différence montrait à suffisance qu'il restait bien des choses à écrire à ce propos (je ne parlerai pas outre mesure de la floraison d'études dans le cadre des *women studies*, les unes biaisées, les autres magnifiques, mais qui toutes ont mis l'emphase sur la place de la femme dans le monde antique). Le livre de Perentidis est une belle pierre ajoutée à ce grand édifice, encore inachevé. Il se compose de quatre études, les trois premières consacrées au sens large à l'anthropologie du voilement / dévoilement de la mariée, à l'époque classique (1), à l'époque paléochrétienne (2) et à l'époque byzantine (3). Une dernière partie aborde la polyandrie spartiate et sa disparition inévitable à l'avènement de la société chrétienne (4). Les chapitres 1, 3 et 4 ont fait l'objet de publications préliminaires, mais ont été revus en profondeur et uniformisés, pour donner à ce petit livre une belle cohérence. — La première étude aborde un problème souvent débattu depuis L. Deubner, et très ingénieusement traité : l'ordre et la nature des trois journées durant lesquelles se déroulaient les cérémonies athéniennes du mariage. Les témoignages anciens se contredisant déjà, il ne faut jurer de rien en cette matière, mais l'approche ici proposée est attrayante. Nous aurions ainsi ἀπαύλια, ἐπαύλια et enfin ἀνακαλυπτήρια. Le nom du premier jour est désormais clair grâce à une notice du « nouveau » Photios (éd.

Theodoridis) qui précise un passage difficile et corrompu de Pollux. Ce premier jour aurait été marqué par le sommeil du fiancé avec une fillette ἀμφιθαλής chez son beau-père. Le second jour, ἐπαύλια, serait marqué par le même rite, mais pour la fiancée qui, après la procession qui menait le couple (en règle générale) dans la maison de la famille du mari, dormait à son tour avec le παῖς ἀμφιθαλής. Ἐπαύλια et ἐπαύλια, qui étaient aussi synonymes de cadeaux offerts en ces circonstances, marqueraient pour les « fiancés » l'abandon de leur statut préalable de célibataire, sous la férule d'Artémis (dont on a au moins une attestation de l'épiclése ἐπαυλίη), sans pour autant leur conférer encore le statut de personnes mariées. Le dernier jour est consacré aux ἀνακαλυπτήρια (dévoilement et cadeaux faits à cette occasion), dont parle déjà Phérécyde de Syros au VI^e s. av. J.-C., soit bien avant les lexicographes qui constituent l'essentiel de nos sources. Je retiens aussi l'idée que le voilement de la mariée est lié à son statut d'entre-deux : elle a quitté un monde (παρθένος dans l'οἶκος paternel) pour entrer dans un autre (γυνή dans l'οἶκος marital), en faisant un détour par la fameuse catégorie « marginale » de Van Genneep. C'est le dévoilement de l'épouse, lors du repas de noces au troisième jour, qui cimente définitivement le lien conjugal, bien davantage que la consommation sexuelle qui n'allait prendre l'importance qui va de soi aujourd'hui qu'à l'avènement du christianisme. — Les deux études consacrées aux « continuités » byzantines sont bien menées aussi, dégageant d'abord une contamination dans le sens accordé à la procession qui menait la mariée, voilée, dans sa nouvelle famille. Si Jean Chrysostome insiste sur cet aspect, c'est en prédicateur et non en adepte du paganisme, car au lieu d'y voir le prélude nécessaire à un éventuel dévoilement (antique), il lui confère le sens de la plus élémentaire discrétion et de l'élimination de toute donnée « érotique », valeurs proprement chrétiennes à ses yeux. L'A. tente ensuite d'élucider les rapports qui existent, à l'époque byzantine, entre ἀνακαλυπτήρια, θεώρετρα et θεώρετρον. Ici aussi, l'enquête se conclut sur la constatation d'une rupture dans la tradition. — La dernière partie change de thème et considère la possibilité pour les femmes, dans la société patriarcale des Spartiates, de s'unir à plusieurs hommes et d'en concevoir des enfants, tout en préservant les liens conjugaux juridiques (ou coutumiers). Ce problème de la polyandrie spartiate est ici traité à la façon de l'histoire des institutions et des mentalités, à la lumière à la fois de la philologie et de l'anthropologie, ce qui fait toute la valeur de l'étude. Je n'aurais pas été, personnellement, aussi loin que S. Perentidis, notamment sur la définition des éléments constitutifs de cette polyandrie, ou de ses implications dans la société spartiate, à cause du caractère très lacunaire des sources. Xénophon par exemple, quand il écrit *La constitution des Lacédémoniens*, est évidemment un excellent connaisseur des Spartiates, mais son texte demeure celui d'un Socratique au même titre quelque part que la *République* de Platon, et il est parfois difficile de statuer si les détails énoncés relèvent de l'observation directe ou des idées philosophiques de l'auteur qui pouvaient prendre racine dans le terreau spartiate. De même il m'a semblé un peu téméraire de dissocier, sur la base du seul exemple du fils spartiate d'Alcibiade, une polyandrie qui aurait favorisé pour les ὄμοιοι le choix d'étrangers, et une autre qui aurait garanti la pureté des lignées royales. Mais l'A. est un spécialiste des institutions, et son chapitre, très cohérent, n'en est pas moins, à coup sûr, l'étude de fond pour les prochaines décennies. — La présentation pratique du livre laisse parfois à désirer. L'A. fait usage d'un français vraiment remarquable et que je salue, mais de temps à autre, une tournure maladroite aurait dû être éliminée par l'éditeur, de même que les erreurs (informatiques), entre autres dans les coupures de mots.

P. BONNECHÈRE.

Nadine BERNARD, *Femmes et société dans la Grèce classique* (Collection Cursus - Histoire), Paris, Armand Colin, 2003, 15 x 21.5, VI + 167 p., br. EUR 14, ISBN 2-200-26254-X.

Ce livre nous fournit une étude très intéressante pour mieux comprendre les mécanismes sociaux et politiques de la Grèce antique. C'est un domaine de recherche

qu'on peut toujours explorer, malgré les sources majoritairement masculines. Des sources littéraires, on retiendra la création de Pandora par Hésiode, qui sépare les hommes des dieux et libère tous les maux – une calamité en somme – ; les femmes de Sémonide d'Amorgos, conçues pour la ruine des hommes, sauf la femme-abeille, modèle mais irréaliste. Avec le théâtre se créent des stéréotypes féminins. Aristophane et Euripide ont la prédilection de l'A., mais pas Eschyle ni Sophocle ! Les orateurs donnent à la femme des rôles de composition. Historiens, philosophes et médecins en parlent selon leur spécialité. Restent des sources épigraphiques souvent concises et décousues, des sources iconographiques sur les stèles funéraires et la céramique attique : on y trouvera davantage des émules de Pénélope plutôt que de Phèdre. L'A ne veut pas offrir une synthèse, mais préfère considérer quelques thèmes, comme la participation des femmes à la vie des communautés, leur intégration comme jeune fille dans la cité et au foyer, leurs relations avec l'homme dans les liens du mariage, l'usage de leur corps dans la reproduction et la sexualité, le travail des femmes et leur rôle public. Quelques encadrés attirent l'attention du lecteur : l'intervention divine d'Asclépios à Épidaure d'après des inscriptions dans le sanctuaire, la profession de philosophe pour la femme, l'existence des gynéconomes ou magistrats chargés de la surveillance des femmes. Un livre qui se lit facilement et fourmille de renseignements intéressants. Un glossaire, une bibliographie récente et un index des noms terminent cet aperçu de qualité qui veut éclaircir des questions importantes dans l'histoire de la Grèce classique. – M. HAVELANGE.

Judith Evans GRUBBS (éd.), *Women and the Law in the Roman Empire. A Sourcebook on Marriage, Divorce and Widowhood.*, London - New York, Routledge, 2002, 15.5 x 23.5, XXIV + p. 349, br. £ 17.99, ISBN 0-415-15241-0.

Professeur dans un *college* anglais, Judith Grubbs s'est spécialisée dans les mariages romains. Elle entend compléter ici les ouvrages parus sur la condition féminine chez les Romains en fournissant, en traduction anglaise, tous les textes connus sur la législation romaine en la matière (mariages, divorces, veuvage) depuis le règne d'Auguste jusqu'à la fin de l'Empire d'Occident (476). Pourquoi pas les textes antérieurs (Cicéron) et postérieurs (Justinien) ? Pour se limiter à un seul volume. Ces textes nous ont été conservés principalement dans des recueils officiels : les *Institutes* de Gaius (160) et le Code théodosien (438) ; mais elle y joint le *Digeste*, le Code justinien et les *Institutes* de Justinien (527-565) pour les textes de la période étudiée ici ; en effet, beaucoup de ces textes proviennent de juristes fameux, désignés par leur nom et interprétant les lois de leur temps. — Pour les comprendre, écrit J. Grubbs, il faut connaître quelque peu le contexte culturel dans lequel parurent ces lois. La société romaine était pyramidale et très à cheval sur le rang social, qui avait autant d'importance que le sexe, précise l'A. ; honneurs, privilèges et peines variaient selon le statut social des intéressés. Les privilèges des hautes et basses classes étaient fixés par des lois. Le rang et les fonctions administratives dépendaient aussi de la fortune. Les mariages étaient réglementés pour les classes supérieures (sénateurs...). Les femmes ne pouvaient pas prétendre aux fonctions publiques hormis celles de prêtresses de cultes publics et de bienfaitrices dans les villes ou dans les bonnes œuvres. — Le statut de la mère déterminait celui des enfants. Auguste interdisait aux personnes libres d'épouser des prostituées ou des proxénètes. Un homme libre pouvait libérer un esclave pour l'épouser, mais l'inverse était mal vu et fut même interdit dans le Bas-Empire. Le rang social entraînait des privilèges légaux jusque dans les procès (tortures et peines). Les femmes de l'élite jouissaient cependant de privilèges importants, refusés aux femmes de rang inférieur, considérées comme des mineures pour tout acte public. La loi autorisait les femmes à entreprendre des actions légales dans leur propre intérêt (mais jamais pour d'autres personnes) : encore leur fallait-il l'accord de leur « tuteur ». Beaucoup de professions étaient réservées aux hommes sous prétexte qu'elles ne convenaient pas à la nature féminine. — Il faut noter que ces lois valaient

surtout pour Rome et l'Italie, du moins jusqu'en 212, lorsque Caracalla étendit la citoyenneté romaine à tout l'Empire (à certaines conditions). Mais il fallut ensuite bien du temps pour changer les mentalités des Provinces. J. Grubbs cite très heureusement des textes découverts en Égypte et au Proche-Orient, qui montrent la situation des femmes dans ces pays. — Voici en abrégé le plan de ce volume : (1) Statut des femmes dans la loi romaine : en famille, dans le mariage, dans la société et au tribunal. (2) Le mariage dans la loi et la société : fiançailles, consentement, dot, dons entre époux et contrats de mariage. (3) Unions prohibées et non-légales : selon la parenté, le rang social et les époques ; les mariages forcés. (4) Le divorce et ses conséquences à Rome, en Égypte et dans le Proche-Orient. (5) Les veuves et leurs enfants : les remariages, la garde des enfants, les veuves enceintes. — Chaque chapitre et ses divisions sont introduits brièvement, et des notes en fin de volume complètent cette accumulation de textes cités avec leurs sources. J. Grubbs précise que son livre ne fait que compléter ceux de Jane Gardner et Anti Arjava, dont elle recommande la lecture préalable ; néanmoins ses introductions et ses notes pourraient presque suffire. Un glossaire de soixante-six termes légaux latins et quinze noms de fonctions ou de monnaies complètent la bibliographie, sélective, et les deux index (index des sources et index général). L'A. destine son livre aux étudiant(e)s et à leurs professeurs.

B. CLAROT, s. j.

M. PANI, *Le ragioni della storiografia in Grecia e a Roma. Una introduzione* (Documenti e studi. Collana del Dipartimento di Scienze dell'antichità dell'Università di Bari. Sez. stor., 28), Bari, Edipuglia, 2001, 17 x 24, 154 p., br. ITL 35000, ISBN 88-7228-289-6.

Nell'ambito dell'odierno dibattito sul valore della storiografia, il saggio si propone come « tentativo di "difesa" della tradizione storiografica » dagli affondi portati contro di essa dalle moderne letture narrative che, nel porre l'opera storica esclusivamente sul piano della « confezione letteraria », vale a dire un testo che costruirebbe e troverebbe in se stesso la propria realtà e giustificazione, sono giunte a negarne la « scientificità » e il valore cognitivo a vantaggio esclusivo del suo lato artistico (il riferimento specifico è agli studi di R. Barthes e H. White, ma vd. anche i recenti interventi di F. R. Ankersmit sulle pagine di *History and Theory*). Pur senza disconoscere il contributo positivo offerto dai narrativisti all'analisi del testo, l'A. ne sottopone a critica gli assunti teorici e i cardini interpretativi, in particolare nella loro applicazione all'approccio storiografico degli antichi, riconosciuto e additato, con eccessiva fiducia, come strutturalmente narratologico. — L'aporia metodologica insita nell'applicazione di una concezione teorica moderna a sostegno di una antica (e viceversa) risulta evidente, come chiarito nel primo dei quattro capitoli in cui si articola il saggio, nel contrasto insanabile fra l'idea base della visione narrative, che nega l'esistenza di una realtà esterna al testo da rappresentare, e quella degli storici antichi che individuavano nella ricerca e nell'esposizione della verità l'essenza e il fine del proprio lavoro, pur nella coscienza dei limiti oggettivi dettati dalla precarietà dell'informazione e dalla propria debolezza conoscitiva e di rappresentazione. Un assunto teorico di base che non si concilia con la visione narrative di una storiografia intesa in antico come opera di *inventio*, in stretta connessione e subordinazione alle leggi della retorica. Come dimostra bene l'A., gli stessi esponenti della cosiddetta « storiografia retorica » in ambito greco, al pari del romano Cicerone (forse troppo spesso considerato a torto sostenitore di una subalternità della storia alla retorica), non intendono certo disconoscere la verità quale scopo precipuo dell'opera storica, quanto porre in rilievo l'importanza di una tecnica espressiva capace di rendere il racconto maggiormente leggibile e, in qualche caso, più penetrante nel cogliere la realtà. Del resto, l'idea di verità collegata alla storiografia era ben profonda nella coscienza antica, come emerge dalla costante distinzione fra storia e *fabula* e dal rifiuto del verosimile come criterio storiografico, almeno negli assunti teorici. Mai, nell'ambito del panorama letterario, è negato alla storia lo statuto di genere a sé con regole, tecniche e

tempi di lavoro peculiari. — L'iniziale progetto apologetico lascia così lo spazio ad un ben più complesso sforzo di recupero e ricostruzione dell'identità stessa della storiografia antica condotto dall'A. mediante un'analisi agile ma serrata dei testi ; un percorso diacronico in cui le ragioni dello scrivere di storia, in Grecia e a Roma, sono appassionatamente ricercate e colte nella loro essenza ed evoluzione. — La bontà della storia, le motivazioni ideali e pragmatiche del dedicarsi ad essa, di pari passo alla fatica e alla complessità del lavoro dello storico, ai problemi metodologici, agli innegabili limiti e alle contraddizioni che hanno spesso rischiato di minarne le ragioni, costituiscono l'oggetto del II e del III capitolo. — Un itinerario in cui va rilevata l'attenzione dell'A. alle matrici proprie, originali, della storiografia romana (forse troppo spesso subordinate in modo eccessivo a quelle greche) e al rapporto controverso fra filosofia e storia di cui sono acutamente colte e annotate le oscillazioni nel corso del tempo : dalla sua valenza per le origini della storiografia, alla scissione tucididea, alle consonanze nell'opera di Senofonte, alla ricerca di vie nuove attraverso la retorica e l'oratoria, fino al suo pieno recupero in età augustea nella visione della storia come « metropoli di ogni filosofia », nel noto proemio dell'opera di Diodoro, e « filosofia ricavata da esempi » nell'*Ars Rhetorica*. Un'indagine che conduce, nel quarto ed ultimo capitolo, ad una riflessione di più ampio respiro sul senso e sul carattere stesso della storia umana, sui limiti dell'azione dell'uomo e sulle forze interne ed esterne agenti in essa, sul suo motore intimo. Una lettura condotta nel costante riferimento alla contingenza storica in cui le diverse idee sorgono e si affermano : un ulteriore merito del pregevole saggio di M. Pani. — Maria INTRIERI.

J. M. ALONSO-NÚÑEZ, *The Idea of Universal History in Greece. From Herodotus to the Age of Augustus* (Amsterdam Classical Monographs, 4), Amsterdam, Gieben, 2002, 16.5 x 24.5, 152 p., rel. EUR 40, ISBN 90-5063-398 X.

En huit chapitres précédés d'une brève introduction, l'A. aborde la question de la naissance de l'historiographie universelle en Grèce, entamant son parcours par Hérodote et le terminant par les historiens du siècle d'Auguste, en passant bien entendu par Polybe. Ce sont en effet les Guerres Médiques qui marquent – après la Guerre de Troie peut-être – l'élargissement de l'horizon géographique des Grecs. Le choc traumatisant avec les Perses amena Hérodote à réfléchir sur les concepts d'identité et d'altérité et sur leur profondeur historique. C'est en effet en plongeant dans le passé, jusqu'aux temps mythiques, que l'historien d'Halicarnasse s'efforça de comprendre les raisons de son présent. L'histoire, notamment dans sa tension vers l'« universel », a donc été stimulée par les événements politiques (la rivalité Grèce-Perse, la rivalité Athènes-Sparte) et par la curiosité ethnographique, davantage que par une réflexion philosophique. De ce point de vue, la part de continuité par rapport à l'historiographie telle qu'elle est pratiquée dans les inscriptions royales des cours du Proche-Orient n'est pas négligeable : là aussi, il s'agissait de rendre compte d'une progressive dilatation de l'espace politique sur la base de stéréotypes ethnographiques très primitifs. Avec Hérodote et Thucydide, qui n'écrivent pas encore à proprement parler une histoire universelle, l'histoire devient toutefois pluraliste, dans le sens où on la bâtit sur la base d'un chœur de voix, et l'on acquiert progressivement un sens critique par rapport aux événements et aux témoignages s'y rapportant. — C'est naturellement avec le IV^e siècle, le panhellénisme, la confrontation avec les ambitions macédoniennes et la conquête de l'Orient par Alexandre, que s'élabore une véritable histoire universelle. Après les Gréco-Macédoniens, ce seront les Romains, avec l'acquisition progressive d'un empire, qui obligeront les historiens à réfléchir à l'échelle de la Méditerranée. — Le propos de l'A. est abondamment illustré par des citations d'Hérodote, Thucydide, Xénophon, Éphore, Théopompe, etc. S'agissant d'une thématique déjà largement balisée (cf., notamment, les travaux de Mazzarino et Momigliano), le propos semble parfois un peu rapide et superficiel, surtout dans l'argumentation. Ainsi, le rôle des historiens d'Alexandre, la démarche de l'originalité

de Polybe (voir à ce propos la très riche introduction faite par Fr. Hartog à la traduction française récemment rééditée dans la collection « Quarto », Paris, 2003) et la confrontation avec l'universalisme de l'historiographie juive sont-ils abordés en quelques pages seulement, dont la plupart contiennent de longs extraits du Livre de Daniel. L'influence du stoïcisme sur des auteurs comme Posidonios d'Apamée et Diodore est bien mise en évidence, de même que la contribution des historiens de l'époque d'Auguste : Nicolas de Damas, Strabon, Trogue-Pompée et Denys d'Halicarnasse. — Dans son ensemble, le volume est intéressant, mais laisse un peu les spécialistes d'historiographie sur leur faim : les informations sont utilement rassemblées en un volume, mais l'analyse des procédés historiographiques mis en œuvre reste à un niveau assez superficiel. C'est pourquoi ce volume nous semble surtout adapté à un public d'étudiants universitaires auxquels il rendra assurément de grands services. — Corinne BONNET.

N. BONACASA, L. BRACCESI & E. DE MIRO (éd.), *La Sicilia dei due Dionisi. Atti della Settimana di Studio. Agrigento, 24-28 febbraio 1999*, Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 2001, 17 x 24, 551 p., br., ISBN 88-8265-170-3.

En 1999, les savants faisant partie du projet « Akragas 2 », ont organisé un colloque sur la Sicile à l'époque des deux tyrans qui ont dominé Syracuse durant la majeure partie du IV^e s. av. J.-C. Le gros volume des Actes du Colloque présente donc un bilan des études sur la Sicile du classicisme tardif, mettant l'accent sur l'acteur principal dans l'histoire de l'île, Syracuse et ses dirigeants. Il y a trente-cinq communications de très haute qualité (dont trente-quatre en italien et une en anglais). La région concernée ne se limite pas à la Sicile : on y trouve des articles très informés sur la situation archéologique en Albanie, en Adriatique orientale, en Italie orientale et en Grande-Grèce ; sur les grandes villes de la Sicile (Naxos, Leontinoi, Agrigento etc.) et les centres indigènes (Monte Saraceno). La plupart des études portent sur l'archéologie et l'histoire de l'art sicéliote de la période en question, avec l'inévitable *focus* sur la céramique à figures rouges (communications de C. A. Di Stefano, F. Giudice, M. Schmidt et U. Spigo), la coroplathie (J. P. Uhlenbrock) et la numismatique (M. Caccamo-Caltabiano, G. Gorini) qui sont assez bien connues. L'architecture civile (N. Cambi, C. A. Di Stefano) et militaire (D. Mertens), ainsi que l'urbanisme (A. Di Vita) font aussi l'objet d'études approfondies. D'autres thèmes majeurs sont l'histoire politique et sociale tourmentée de l'île et de Syracuse en particulier : Platon et les tyrans (L. Canfora), Syracuse et Carthage (P. Anello), mariages à la Cour (G. B. Sunseri), etc. — D. PALEOTHODOROS.

F. R. ADRADOS & J. R. SOMOLINOS (éd.), *El Partenón en los orígenes de Europa* (Manuales y Anejos de Emerita, XLIV), Madrid, 2003, 17 x 24, 278 p., br., ISBN 84-00-08139-0.

Quelles relations peut-on établir entre le Parthénon et les origines de l'Europe ? Le cours donné durant l'été 2001 à l'Université d'Alcalá a tenté de jeter un peu de lumière sur ce point, mais a surtout traité du Parthénon, qui est en pleine restauration. Dix spécialistes grecs et espagnols ont réuni leurs compétences dans les domaines de l'art, de l'histoire et de la pensée du V^e s. av. J.-C. Avec toute l'Acropole et la cité d'Athènes, le Parthénon dédié à Athéna, patronne de la ville, symbolise la grandeur de la cité à une époque relativement brève dans la durée. Périclès (495-429) et son entourage s'y sont acquis une gloire immortelle, car ces monuments prestigieux, avec leur cortège de penseurs, d'écrivains et de poètes, ont été « un phare pour la culture européenne au long de l'histoire », comme l'écrivent les deux éditeurs de ce livre. Périclès voyait grand et voulait faire d'Athènes un modèle d'humanité et de démocratie. Le Parthénon, chef-d'œuvre d'un milieu culturel exceptionnel, permettait donc une

rencontre actuelle interculturelle de haut niveau. — Le premier jour de ces rencontres fut consacré à des perspectives générales sur Périclès et son temps : le Parthénon et son contexte historique et spirituel, avec un projet architectural complet, ses artistes et ses styles, les buts matériel et politique de Périclès. Le grec Toganidis parle de sa restauration en cours d'achèvement. M. Rodríguez Somolinos traite des inscriptions du temple et des inscriptions d'Athènes, avec les détails historiques qu'on en déduit. Viennent ensuite l'histoire et la philologie : une vue générale de l'époque depuis les guerres médiques jusqu'à la mort de Périclès ; puis une discussion sur la guerre du Péloponnèse : Périclès l'a-t-il voulue avec l'espoir d'une victoire rapide, ou fut-elle la conséquence inévitable de sa politique expansionniste ? En fait, elle a précipité la ruine d'Athènes et de sa démocratie. Malgré leur petit nombre, les textes de l'époque nous fournissent une idée suffisante sur les sophistes, les philosophes et les auteurs tragiques, ainsi que leurs relations avec l'entourage de Périclès. A. Bravo raconte l'histoire du Parthénon durant le Moyen Âge jusqu'à la conquête turque. Suivent les récits parfois comiques des voyageurs occidentaux à Athènes au cours des XVIII^e et XIX^e s. F. R. Adrados raconte la spoliation de l'Acropole par Lord Elgin et consorts, par amour de la beauté, mais également pour des motifs moins louables. En bon Espagnol, il souhaite la restitution de ces chefs-d'œuvre... tout comme celle de Gibraltar. — À ces exposés se sont ajoutées des tables rondes fort animées dont on rapporte uniquement cinq interventions les plus importantes : l'histoire et l'art du Parthénon, avec ses sculptures et ses mythes au cours des siècles ; Périclès et l'opinion publique ; la statue d'Athéna ; le Parthénon et sa responsabilité dans la guerre du Péloponnèse. On y trouve encore des remarques sur l'épigraphie d'Athènes, les relations entre démocratie et littérature, ou entre Périclès et Œdipe. Selon Carmen Sánchez, les frises et métopes du Parthénon sont antiféministes et tendent à exclure les femmes du pouvoir, même si le temple était dédié à Athéna, patronne de la cité, mais déesse vierge et aux attributs très masculins. — Travaux fouillés, intéressants et faisant le point sur quelques questions controversées. Même s'il fut très court, ce « siècle de Périclès » a marqué l'histoire et la démocratie, ce qu'il était bon de rappeler à notre époque. — B. CLAROT, s. j.

M. Gabriella ANGELI BERTINELLI & L. PICCIRILLI (éd.), *Serta antiqua et mediaevalia IV. Linguaggio e terminologia diplomatica dall'antico Oriente all'imperio bizantino. Atti del Convegno Nazionale, Genova 19 novembre 1998* (Storia antica, II), Roma, Giorgio Bretschneider, 2001, 18 x 25,5, 168 p., br., ISBN 88-7689-163-3.

Ce volume regroupe une série d'intéressantes contributions sur le langage diplomatique entre Orient, Rome et Grèce classique et byzantine. Pour l'Égypte, on signalera la contribution de P. Piacentini sur la naissance de la diplomatie en Égypte aux III^e et II^e millénaires, avec le recours d'une part à un discours idéologique, montrant l'Égypte pharaonique dominant l'ensemble des territoires voisins ou éloignés, mais d'autre part à une habile diplomatie (envoi de messagers, échanges de cadeaux, mariages croisés, etc.) visant à renforcer le prestige du pharaon et à garantir les échanges commerciaux avec les partenaires les plus variés. M. Liverani étudie pour sa part les formules d'auto-humiliation utilisées de manière récurrente dans leurs lettres par les souverains alliés de l'Égypte en Syro-Palestine. Plus on s'éloigne matériellement de l'Égypte, plus ses formules se font discrètes. Pour le monde grec classique, on relèvera trois contributions : celle de G. Nenci sur la célèbre formule utilisée par les émissaires achéménides en Grèce afin d'obtenir la reddition, à savoir « demander la terre et l'eau », et sur les diverses interprétations dont elle a été l'objet dès l'Antiquité ; celle de D. Musti sur la différence de sens, ou mieux sur les nuances sémantiques entre les termes συγγένεια et οικειότης, sur la base d'une série de dossiers essentiellement épigraphiques ; enfin, celle de L. Piccirilli sur l'invention de la diplomatie en Grèce ancienne, avec une série de thèmes et de caractéristiques linguistiques propres aux ambassadeurs. Une contribution, celle de L. R. Cresci, porte

sur le monde byzantin, plus spécifiquement sur la part d'héritage du modèle grec ancien dans la diplomatie de Byzance, un modèle fort et incontournable, mais néanmoins susceptible d'être remis au goût du jour, de subir des adaptations, voire de donner naissance à des innovations. Enfin, pour le monde romain, les trois contributions finales, avant les conclusions dues à la plume alerte de Mario Mazza (commençant par citer Momigliano) : P. Desideri, avec un brillant essai sur Varron et le concept de paix à Rome, tel qu'on peut en percevoir les échos chez Cicéron, Virgile et jusqu'à Augustin ; ensuite, G. Brizzi, avec une subtile réflexion sur les concepts romains de *fides*, *mens* et *noua sapientia* et leurs possibles racines grecques dans le contexte de la diplomatie romaine en Orient à l'époque hellénistique ; enfin, la contribution d'A. Valvo sur trois formules : *formula amicorum*, *commercium amicitiae*, *φιλίας κοινωνία*. — Cette brève présentation ne peut évidemment rendre justice à un volume riche et à bien des égards passionnant qui a justement trouvé sa place dans la belle série de l'Université de Gênes, *Serta antiqua et mediaevalia* lancée en 1998.

Corinne BONNET.

La Lega Etrusca dalla dodecapoli ai quindecim populi. Atti della Giornata di studi (Chiusi, 9 ottobre 1999) (Istituto Nazionale di Studi Etruschi ed Italici. Biblioteca di « Studi Etruschi », 37), Pisa - Roma, Istituti Editoriali e Poligrafici Internazionali, 2001, 19 x 27.5, 49 p. + 2 tavv., br., ISBN 88-8147-277-5.

La journée d'études de Chiusi a réuni un petit groupe d'éminents spécialistes de l'histoire politique et des institutions étrusques autour du thème de la dodécapole étrusque. L'institution de la ligue des douze cités étrusques a fait l'objet récemment d'un certain nombre de publications ponctuelles, et les communications données à Chiusi font l'état de la recherche jusqu'en 1999. — Le premier exposé, par Dominique Briquel, offre un aperçu critique de la tradition historiographique antique sur le thème. Le deuxième, par Giovanni Camporeale, examine l'unité et la division des cités étrusques à l'époque archaïque, à travers la tradition annalistique romaine. Les deux auteurs soutiennent la thèse selon laquelle les mentions de la ligue remontant à des événements de la période archaïque ne sont pas authentiques, mais sont formées sur les circonstances de la guerre de Véies, à la fin du V^e et au début du IV^e s. La troisième communication, par Giovanni Colonna, présente une vision plus limitée, concentrée sur *Lars Porsenna*, le roi semi-légitime de Chiusi à la fin du VI^e s., célèbre pour sa guerre contre Rome. G. Colonna, en se basant sur les sources épigraphiques, considère que Porsenna provient d'une *gens* d'Orvieto. Porsenna a régné sur les deux villes, Chiusi et Orvieto, mais sa force vient surtout de son alliance avec les peuples italiens, tels les Picéniens, les *Peuketioi* des sources antiques. Dans le quatrième essai, Adriano Maggiani analyse les inscriptions se référant aux magistratures étrusques, à la lumière des nouveaux renseignements apportés par la publication de la fameuse inscription de Cortona. A. Maggiani résume et corrige en certains points son article important sur les magistratures publié dans les *Studi Etruschi* de 1996 (paru en 1998). Le terme *zilath* désigne à la fois le magistrat des petits bourgs autour de l'urbs, et le magistrat citadin, tandis que le *zilath mechl rasnal* est le magistrat suprême.

D. PALEOTHODOROS.

J-P. THUILLIER, *Les Étrusques. Histoire d'un peuple* (Civilisations), Paris, Armand Colin, 2003, 16 x 24, 240 p., br. EUR. 22, ISBN 2-200-26235-3.

J.-P. Thuillier est surtout connu pour ses études pointues sur le sport en Italie antique, en particulier l'Étrurie. Ce volume, destiné au public non spécialisé, reprend quelques grands thèmes de l'histoire et de la civilisation étrusques. L'étudiant sérieux

profiterà sans doute de sa lecture. Le texte est accompagné d'un nombre réduit de dessins, qui évidemment ne peuvent pas rivaliser avec les magnifiques photos en couleurs que l'on trouve dans tous les livres en italiens ou en anglais publiés il y a peu sur les Étrusques (N. SPIVEY, *Etruscan Art*, London, 1997 ; M. TORELLI, *The Etruscans*, London, 2000 ; S. HAYNES, *Etruscan Civilisation. A Cultural History*, London, 2001 ; G. CAMPOREALE, *Gli Etruschi fuori di Etruria*, Roma, 2000). – D. PALEOTHODOROS.

Marina R. TORELLI, *Benevento romana* (Saggi di storia antiqua, 18), Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 2002, 14 x 20.5, 542 p. + 9 pl., rel., ISBN 88-8265-209-2.

Questo libro di Marina Torelli rappresenta un contributo alla storia globale di una città (dall'età protostorica a quella tardoantica e longobarda), Benevento, di particolare importanza nella storia dell'Italia romana. Un riesame della documentazione disponibile era atteso da tempo ed è con soddisfazione che si devono salutare i risultati di questo lavoro. Esso appartiene a quel tipo di ricerche locali promosse negli ultimi anni che hanno contribuito, quando condotte con serietà e impegno come in questo caso, a un significativo rinnovamento degli studi. Merita di sottolineare in primo luogo i dati di fondo che emergono da questo libro : se da una parte Benevento appare fondamentalmente periferica rispetto al mondo sannita, dall'altra risulta decisiva la sua collocazione come luogo di passaggio obbligato per i collegamenti tra il versante tirrenico e quello adriatico. Di particolare importanza è il capitolo quarto, dedicato alla deduzione della colonia latina. Dopo la vittoria su Pirro, e un periodo caratterizzato probabilmente dal persistere di un residuale stato di turbolenza tra le popolazioni sannitiche e lucane, Roma procedette a massicce confische di territorio. Nel 268 la contemporanea deduzione delle colonie latine gemelle di Benevento e di Rimini è evidentemente finalizzata al controllo delle tribù galliche a nord e a piegare la pericolosa unità delle tribù sannitiche a sud. E' proposta persuasiva della T. che nel controverso *ius Ariminensium*, a noi noto solo da un accenno di Cicerone, non si debba vedere una diminuzione nello *status* dei nuovi coloni ma una qualche forma di miglioramento : tanto Rimini che Benevento ottengono infatti per il loro magistrato supremo il titolo di *consul*. — Come è ovvio in un libro su Benevento la discussione della *tabula* dei Ligures Baebiani ha molto spazio. Ad essa è dedicata un'appendice nella quale si puntualizzano le non poche questioni poste dal documento che attendono un chiarimento, a cominciare dalla difficoltà di poter pervenire a un quadro attendibile della realtà fondiaria del territorio interessato dai provvedimenti traianei. Merita comunque di sottolineare che, se il momento in cui si fissa la toponomastica prediale documentata dalla tavola risale alla deduzione triumvirale, la mancanza di identica onomastica tra *fundi* e proprietari fornisce una conferma della tendenza ben accertata alla cessione del *fundus* da parte dei veterani assegnatari. La T. segnala i progressi che si sono compiuti per spiegare la mancata menzione del *pagus* in alcune delle obbligazioni : delle 62 proprietà che possiamo utilizzare come base statistica, ben 14 sono prive dell'indicazione del *pagus* e quindi si devono intendere forse come pertinenti al territorio, che potrebbe valere come *pagus* unico, rimasto sotto la giurisdizione della *res publica Ligurum*. E sottolinea, a buon diritto, come considerazione particolare meriti la sottoscrizione di Cn. Marcius Rufinus, che è la più cospicua di quelle che ci sono conservate perché coinvolge ben sette proprietà. — Condivisibili appaiono anche le considerazioni della T. a proposito delle trasformazioni amministrative di Benevento in età tardoantica. E' giusto ricordare, in proposito, come in tali trasformazioni trovi riscontro la peculiare collocazione della città che apparteneva a una regione, quella irpina, caratterizzata da specifiche caratteristiche etniche e geografiche. Tali caratteristiche dovettero influenzare anche l'organizzazione amministrativa tardoantica. E' giusto sottolineare come sia solo nel corso del IV secolo d.C. (al più tardi a partire dal 333) che Benevento, finalmente associata alla provincia della Campania, realizzi quella « vocazione » campana, per usare le parole della T., rimasta tanto a lungo inespresa. – A. MARCONE.

Mary T. BOATWRIGHT, *Hadrian and the Cities of the Roman Empire*, Princeton & Oxford, Princeton University Press, 2003, 15.5 x 23.5, XVIII + 243 p., br., ISBN 0-691-09493-4.

Questo libro di Mary Boatwright è dedicato a un tema di notevole rilevanza, le relazioni di Adriano con le città dell'Impero romano. A esser indagata è la sua politica di sostegno della vita interna delle comunità cittadine condotta in un modo così sistematico da lasciar intendere quale fosse il ruolo del patronato imperiale a livello di sistema di governo. Il riscontro numerico è eloquente di per sé : durante i 21 anni di regno di Adriano oltre 130 città ricevettero più di 210 segni del suo favore (designati, con una terminologia indifferenziata, come *beneficium*, *indulgentia*, *euergesia*). Il capitolo 3 del libro è dedicato a una delle forme più frequenti di intervento di Adriano verso le città, vale a dire il cambiamento del loro status per il quale la nostra fonte più importante è il suo discorso, noto come *de Italicensibus*, conservatoci da Aulo Gellio (N.A. 16.13.1-9) Secondo i dati raccolti dalla B. ben 34 sono le città che conobbero un innalzamento di status. Si registra una concentrazione particolare di tali promozioni nell'Africa Proconsolare (7 colonie e 10 municipi). Se gli innalzamenti dello status di una città hanno essenzialmente a che vedere con ragioni di prestigio, ben attestati e sicuramente significativi sono gli interventi di Adriano che interessano la vita quotidiana delle varie comunità (cap. 4). L'assunzione da parte sua delle cariche più importanti a livello magistratuale o sacerdotale in tante città, così come la nomina di *curatores* con specifiche competenze sono gesti che testimoniano la sollecitudine per il benessere dei cittadini. La B. sottolinea in proposito, con buoni argomenti (si veda il cap. 6 sull'attività edilizia), il ruolo di Adriano come leader religioso : è probabile che egli vedesse, più dei suoi predecessori, la religione come una forza unificatrice di un Impero tanto diversificato per tradizioni culturali. Merita infine di riferire le considerazioni svolte dalla B. con riferimento alle fondazioni di nuove città da parte di Adriano. Tra esse la più nota, anche per l'associazione con la tragica fine del giovane amante dell'imperatore, è probabilmente quella di Antinoopolis nel medio Egitto. I privilegi ricevuti dagli Antinoiti sono eccezionali per natura e quantità, come risulta da una documentazione tanto abbondante da compensare la distruzione del sito. Da una parte la fondazione di Antinoopolis, con caratteristiche tanto peculiari, mostra la provvisorietà dei concetti di « ellenizzazione » o di « romanizzazione » quando si parla, in termini generali, della politica di Adriano. Dall'altra appare evidente come la sua liberalità nei confronti delle città di tutto l'Impero avesse come fine quello di premiare l'impegno dei singoli che si rendevano disponibili ad assumersi oneri municipali e di indurre altri a fare altrettanto. - A. MARCONE.

O. HEKSTER, *Commodus. An Emperor at the Crossroads* (Dutch Monographs on Ancient History and Archaeology, Volume XXIII), Amsterdam, Gieben, 2002, 16.5 x 24.5, VI + 250 p. + 19 ill., rel. EUR 68, ISBN 90-5063-238-6.

Fils de Marc-Aurèle, L. A. Commodus (161-192) fut le premier empereur à succéder à son père. Fut-il un « fou sauvage » comme le dépeignit le Sénat après sa mort, comme l'ont présenté trois historiens (Dion Cassius imité par Hadrien et l'*Historia Augustea*) et comme nous l'a transmis la tradition ? Le fait que Dion Cassius était sénateur et que Commode a pratiquement ignoré le Sénat pourrait expliquer l'animosité de l'historien. Pour essayer d'y voir plus clair, O. Hekster est parti d'une autre série de sources de l'époque : les monnaies, les sculptures, le rôle de gladiateur combattant joué par l'Empereur et ses représentations en Hercule. — Après une courte histoire de ce règne marqué par de nombreux complots, il tâche de comprendre le besoin qu'avait l'Empereur de se rendre populaire auprès de l'armée et de la foule. Arrivé au pouvoir à dix-neuf ans, en 180, Commode manquait d'expérience : dès le début, une de ses sœurs, Lucile, essaya de la faire assassiner, avec l'appui des sénateurs. L'Empereur fit confiance à deux hommes du peuple pour

le seconder et, l'un après l'autre, ils complotèrent contre lui. Vainqueur de ces conspirations, Commode organisa le culte de sa personnalité pour plaire à la plèbe et gagner son appui. — Sous son règne, on voit les monnaies insister de plus en plus sur la Providence, qui le seconde, puis sur sa piété, sur sa noblesse, sur la venue d'un nouvel âge d'or apportant la paix et l'abondance. Il est aussi représenté comme le soleil et même comme Jupiter. C'est seulement au cours des deux dernières années précédant son assassinat qu'il se fait représenter sous les traits d'Hercule, avec une massue et une peau de lion, probablement pour souligner son invincibilité et ses exploits pour le bien de l'humanité. Comme le peuple raffolait des jeux de cirque, Commode décida d'apparaître en gladiateur et de se battre dans l'arène pour exhiber sa force souveraine. — Il se peut qu'il ait fini par se prendre pour un homme divinisé, à l'exemple d'Hercule, mais serait-ce un signe évident de folie ? Il ne semble pas. Les soldats et certaines classes de la société l'appréciaient, tandis que plusieurs régions de l'Empire le divinisèrent. Son successeur, Septime-Sévère, le divinisa aussi, adopta son style de gouvernement et se fit représenter en Hercule. Toutes choses qu'il aurait probablement évitées s'il avait tenu Commode pour un fou. On est donc en droit de récuser le jugement partial des historiens et de la postérité. — Hekster ne cherche pas à réhabiliter systématiquement Commode, mais essaie une voie originale pour mieux cerner la vérité. Une vingtaine de photos illustrent le sujet. Travail sérieux et original.

B. CLAROT, s. j.

ARCHÉOLOGIE

P. C. BOL & alii (éd.), *Die Geschichte der antiken Bildhauerkunst. I. Frühgriechische Plastik. Text und Tafeln*, Mainz, Philipp Von Zabern, 2002, 22 x 30, IX + 342 p. + 366 pl. (en 2 vol.), rel. EUR 75,80, ISBN 3-8053-2869-9.

Édité par P. C. Bol, le présent double volume, intitulé *Frühgriechische Plastik*, ouvre une série envisageant d'explorer l'histoire de la sculpture depuis les premiers temps grecs jusqu'à l'Antiquité tardive, non pas sous la forme de manuels destinés à un cercle restreint de scientifiques, mais plutôt comme des présentations plus générales, ciblant tous les amateurs de l'art antique, qui veulent notamment approfondir la sculpture. À l'intention précisément de ce cercle élargi de lecteurs, un appareil strictement scientifique a donc été évité. Les divers monuments sont présentés dans le cadre d'un débat plus général, où la confrontation critique des différentes opinions exprimées par les chercheurs ne trouve pas de place. — Le présent ouvrage est plus précisément consacré à la sculpture géométrique et archaïque. Dans le premier chapitre, P. C. Bol donne un aperçu rapide de la sculpture protogéométrique et géométrique, du X^e s. à la deuxième moitié du VIII^e s. av. J.-C., constituée essentiellement de statuettes en bronze. Dans le chapitre suivant, intitulé *Subgeometrische Plastik* (« sculpture sub-géométrique »), M. Flashar traite en principe de la survivance, à l'époque archaïque, de deux types de statuettes géométriques en bronze. Rédigé par M. Maaß, le troisième chapitre traite du style orientalisant et concerne donc un des aspects les plus fascinants de l'histoire de l'art et de la culture antique, à savoir l'emprunt et l'élaboration des modèles orientaux par les artisans grecs, depuis la fin du IX^e s. jusqu'au VII^e s. av. J.-C. On peut toutefois regretter que le point de vue de l'auteur soit dicté par sa longue participation (tout comme celle de P. C. Bol) à la fouille d'Olympie. Les cinq chapitres qui suivent traitent du thème principal de l'ouvrage, à savoir la grande sculpture archaïque en pierre. La « sculpture dédalique », sous la plume de G. Kaminski, retrace la période entre 670 et 620 av. J.-C., adoptant ainsi la chronologie proposée par R. Jenkins. Nommé d'après le sculpteur mythique Dédale, ce style est surtout lié à la production artistique de Crète, avec pour pièce centrale la *Dame d'Auxerre*. Les quatre chapitres suivants couvrent chacun la période d'une génération, à savoir la *Früharchaische Plastik* (Ch. Vorster), la *Reifarchaische*

Plastik (D. Kreikenbom), la *Hocharchaische Plastik* (P. Karanastassis) et la *Spätarchaische Plastik* (C. Maderna-Lauter). Dans un chapitre conclusif, V. Brinkmann traite enfin de l'aboutissement de la sculpture archaïque, ainsi que des éléments formels archaïques qui ont survécu dans le style sévère. Signalons que la désignation de *Reifarchaische*, assignée à la sculpture datant du début du VI^e siècle jusqu'à 560 environ, n'est pas très heureuse, dans la mesure où ce terme correspond, dans la peinture de vases, au dernier quart du VI^e siècle. D'autre part, le fait que les sculptures du trésor des athéniens à Delphes apparaissent seulement dans le dernier chapitre reflète précisément la datation problématique des œuvres de la fin du VI^e et du début du V^e siècle av. J.-C. (voir aussi, p. ex., les sculptures tympanales du temple d'Aphaia à Égine). — Le principe de classement chronologique impose en effet aux auteurs de mettre au premier plan de leur discussion la composante historique de chaque étape stylistique. Seule Ch. Vorster, dans le chapitre sur la sculpture archaïque ancienne, a de surcroît traité de questions originales, concernant notamment la technique de fabrication des sculptures. La fragmentation du matériel en sections couvrant, chacune, à peu près trente ans, masque toutefois certains problèmes, dans la mesure où les groupements chronologiques ne prennent pas toujours en compte l'évolution dans la production individuelle de chaque centre artistique. On court ainsi le risque de séparer, par des coupures rigides placées à des endroits inappropriés, des pièces appartenant en réalité à un même ensemble. — À l'issue du texte principal, de brèves notices consacrées à chacune des œuvres discutées sont mises à la disposition des lecteurs désireux d'informations supplémentaires. En dehors des données matérielles, une bibliographie — forcément sélective, vu le caractère de l'ouvrage —, y est également proposée. L'indication des différentes datations proposées et les brefs commentaires accompagnant les références bibliographiques s'avèrent de grande importance pour le lecteur averti, aussi bien pour le non-spécialiste que pour l'étudiant. Ceci ne concerne malheureusement pas l'ensemble des contributions (datations chez M. Maaß, références commentées chez Ch. Vorster et D. Kreikendom, en partie aussi chez G. Kaminski). L'ouvrage est aussi muni d'une bibliographie générale, et d'un index des musées qui renvoie, le cas échéant, à plusieurs contributions dans l'ouvrage : en effet, de nombreuses pièces sont traitées par plus d'un auteur, parfois d'ailleurs avec des datations différentes. Le texte est enfin complété d'un volume de trois cent soixante-seize planches contenant sept cent soixante-seize figures en noir et blanc de haute qualité. — Les quelques défauts signalés plus haut ne doivent en aucun cas affaiblir le mérite ni du présent ouvrage ni de l'ensemble du projet, dont le but ne peut en fin de compte qu'être évalué de façon positive. — Eurydice LEKA.

A. T. REYES, *The Stamp-Seals of Ancient Cyprus* (Oxford University School of Archaeology, Monograph 52), Oxford, Oxbow, 2001, 18 x 25, XVI + 286 p., rel. £ 45, ISBN 0-947816-52-6.

Ce beau livre est issu de la deuxième partie de la thèse de doctorat de A. T. Reyes, la première partie ayant été publiée par *Oxford University Press* sous le titre *Archaic Cyprus* en 1994. Par sa richesse iconographique et par le niveau artistique manifeste de la plupart des gemmes présentées, le livre sera utile autant au spécialiste de l'archéologie chypriote qu'à l'historien de l'art classique. — Dans les deux premiers chapitres, l'A. passe en revue les sceaux chypriotes de l'Âge du Bronze Récent et de la transition vers l'Âge du Fer. Le troisième chapitre introduit les premiers sceaux archaïques, à inscriptions syllabiques et en forme de tête. Le quatrième chapitre présente les matériaux (pierres dures et serpentine). Suivent des chapitres consacrés aux scarabées et scaraboïdes, sceaux d'influence cilicienne, syrienne, phénicienne, égyptienne et mésopotamienne (chap. 5-9), aux sceaux de style grec (chap. 10) et aux sceaux de forme cubique (chap. 11). Les chapitres 12 et 13 présentent des sceaux particuliers, tandis que le dernier chapitre traite, de manière sommaire, de la chronologie et des écoles régionales. Il y a quatre appendices, présentant des additions aux catégories déjà traitées, des dessins et un guide de

terminologie, qui facilite l'accès du non-spécialiste au matériel glyptique. La bibliographie est abondante, les notes se limitant à des références bibliographiques et à des questions plus techniques. Les illustrations (photographies ou dessins) sont nombreuses, et presque toutes les pièces sont illustrées. Certaines pièces incluses dans le catalogue pourraient ne pas être chypriotes, mais importées, ce qui crée une certaine confusion (p. ex. n° 370, à la p. 153, une gemme scaraboïde appartenant au groupe du Silène, attribué par Boardman à un atelier gréco-oriental). — L'ouvrage de A.T. Reyes constitue une contribution importante à l'étude de l'art chypriote à l'époque archaïque, quant l'île est un carrefour d'influences provenant de tous les centres artistiques importants de la période (Asie Mineure, Mésopotamie, Orient, Égypte, Grèce). — D. PALEOTHODOROS.

Françoise GAULTIER, *Corpus Vasorum Antiquorum*. France, fascicule 39. Louvre, fascicule 26, Paris, De Boccard, 2003, 24.5x 32.5, 87 p. + 56 planches, rel. EUR 70, ISBN 2-87754-140-1.

Dans ce volume, Françoise Gaultier continue la publication des vases étrusques à figures noires du Louvre, une collection particulièrement riche, formée essentiellement de vases ayant appartenu à la collection Campana. Après le volume consacré aux ateliers plus anciens (*CVA Louvre* 24, Paris, 1995), l'A. présente ici deux vases d'un nouveau peintre, celui des Comastes de Banditaccia (reconnu pour la première fois par M. A. RIZZO, « Percorsi ceramografici ceretani », *Prospettiva* 73-74 [1994], p. 9-20), les vases du Peintre de Micali et de sa suite, ainsi que les vases du Groupe du Bouton de Lotus et du Peintre des Satyres Dansants. Plusieurs pièces sont publiées ici pour la première fois, après avoir été montées à partir des innombrables tessons qui remplissent les caisses de la collection Campana. Un troisième volume suivra, avec les figures noires étrusques du V^e s. et les vases campaniens. — L'intérêt particulier des volumes de *CVA* rédigés par Françoise Gaultier réside dans sa capacité d'intégrer les résultats de ses recherches personnelles sur les différents groupes de vases à figures noires étrusques, en fournissant des listes détaillées des nouvelles attributions, citations bibliographiques et états de la recherche. Ainsi, le volume devient une mine d'informations sur cette classe céramique étrusque, dépassant le cadre un peu étroit que suivent la majorité des volumes du *CVA*, même les meilleurs. Il est à regretter que l'A. s'intéresse plutôt aux questions historiques et artistiques, à savoir l'attribution des pièces et la localisation des ateliers, qu'à l'iconographie et son interprétation. Il y a aussi une bibliographie très abondante et des index détaillés. La qualité des photographies figurant sur les planches est, comme d'habitude pour les fascicules du Louvre les plus récents, de très grande qualité ; il y a aussi plusieurs clichés pour chaque vase, de sorte que le volume publie un nombre relativement réduit de vases, mais d'une manière exemplaire. Des dessins du profil et des motifs ornementaux complètent la publication des vases les plus intéressants. — Inévitablement, dans un domaine de recherche où règne encore la confusion et où l'on ne possède pas un système de référence communément accepté pour les ateliers et les peintres, il y a plusieurs points où l'on ne peut pas suivre les conclusions de l'A. En outre, le rythme de publication de nouveaux vases (provenant notamment de ventes et de collections privées, mais aussi de fouilles archéologiques contrôlées) est si rapide que les listes d'attributions, presque immédiatement après leur publication, doivent être retravaillées. — Au catalogue des vases du Peintre de Micali (p. 33-42) qui complète le catalogue de N. SPIVEY, *The Micali Painter and his Followers*, Oxford, 1987, ajouter : (1) Chianciano Terme, amphore de Tolle (t. 117). Inédite, mentionnée par G. PAOLUCCI, « Prime considerazioni sulla necropoli di Tolle presso Chianciano Terme », *Annali della Fondazione per il Museo « Claudio Faina »* VII, Orvieto, 2000, p. 231. (2) Harvard 1995.18.15, fr. d'amphore. Lion. *Fragments of Antiquity, Harvard University Museum Bulletin*, 1997, p. 25 et 52, n° 26. (3) Allumiere, Museo Civico Archeologico Naturalistico, fr. d'amphore ou d'hydrie provenant d'Allumiere, localité Bandita Grande, t. 3. Satyres et ménades dansants. A. ZIFFERERO, « Scavi e Scoperte »,

SE 61 (1996), p. 425-426, pl. L. (4) Commerce de Bâle, hydrie. Lèvre : échiquier ; col : chaîne de palmettes et de boutons de lotus ; épaule : Héraclès combattant six Géants armés de grands rochers. Panse : éphèbes tenant des fleurs, en procession. J.-D. CAHN, *Auktion 4, Basel* 19.19.2002, n° 210. (5) Ascona, Gallerie Serodine Classical Antiquities, hydrie. Achelôos. Illustré dans une publicité de la revue *Minerva* 9.2, March/April 1998, p. 49. (6) St.-Petersbourg B 991, oinochoé. Zone supérieure : deux sphinges. Zone inférieure : deux hommes. *Trudi Ermitaza* 17, 1972, 71-72, fig. 6 ; J. G. SZILÁGYI, dans *Die Welt der Etrusker*, Berlin, 1988, p. 148, n° B 5.26 (peintre de Micali ou son atelier). (7) Anc. commerce de New York (ex Lugano, Donati), kyathos. Sirène entre deux sphinges assises. *Christie's* 8.6.2001, n° 40 ; *Christie's* 5-6.7.2001, n° 536. (8) Erlangen I 829, fr. de kyathos. Comaste. Y. OLIVIER, « Zwei Fragmente des Micali-Malers in der Antikenmuseum der Friedrich-Alexander-Universität Erlangen-Nürnberg », *Boreas* 23/24 (2000/2001), p. 56, fig. 1-2, pl. 4.1-2. (9) Florence 165738, fr. de stamnos provenant de Populonia. Palmette, fleur de lotus. S. BRUNI « Appunti sulle ceramiche etrusche a figure nere di Populonia », *Rass. di Arch.* 13 (1995), p. 245, fig. 9. (10)-(12) Trois vases provenant de la tombe des Vases du Peintre de Micali, à Vulci, nécropole de l'Osteria (t. A7/1998) : A. M. MORETTI SGUBINI (éd.), *Veio, Cerveteri, Vulci : città di Etruria a confronto, Roma, Museo Nazionale Etrusco di Villa Giulia, 1 ottobre - 30 dicembre* 2001, Rome, 2001, p. 226-227, 228 et 229, pl. XV. - L'hydrie de la Villa Giulia 131310 (col : oiseaux ; épaule : oiseaux et chaîne de fleurs de lierre ; panse : deux sphinges affrontées). - L'amphore à col avec couvercle de la Villa Giulia 131311 et 131312 (col : noir ; épaule : branches entre des yeux ; panse : deux lions). - Le kyathos de la Villa Giulia 131313 (anse : plante ; panse : deux sirènes ; fleurs). (13)-(14) On peut aussi ajouter les deux vases attribués par M. CAPPELLETTI, *Museo Claudio Faina di Orvieto. Ceramica etrusca figurata*, Perugia, 1992 (p. 94-98 et 130, n° 27 et 41), mais qui n'ont pas été insérés dans la liste des œuvres du Peintre par Gaultier : - Orvieto, Faina 2740, amphore à col. Gigantomachie. - Orvieto, Faina 2700, hydrie. Pugilistes. L'hydrie de Vatican 17656 (p. 8, n° 10 dans la liste de SPIVEY [1987]) a été complétée du fragment 17632 (p. 25, n° 165 dans la même liste), ainsi que de 22 autres fragments du même musée, sans n° d'inventaire. L'hydrie, dans son état actuel, a été exposée récemment au Musée d'Art Grec et Cycladique Goulandris, à Athènes. Cf. M. SANNIBALE, dans N. STAMPOLIDIS, G. TASSOULAS (éd.), *Magna Graecia. Athletics and Olympic Spirit on the Periphery of the Greek World*, Athènes, 2004, p. 161, n° 77. L'attribution par F. Gaultier d'une série de pièces intéressantes à un nouveau peintre (« Le "Peintre de la Danseuse aux Crotales" ». Recherches sur les ateliers de céramique de Vulci dans la première moitié du V^e siècle av. J.-C. », *MEFRA* 99 [1987], p. 63-93 et p. 59-63 du volume en question ici) n'a pas trouvé l'adhésion. Sauf quelques rares exceptions, les savants ont ignoré son existence. Indépendamment, SPIVEY (1987), p. 50 et s., avait attribué certains de ces vases au Groupe de Pomerance (n° 5, 13, 16) et au groupe de Florence 80675 (n° 9), de la suite du Peintre de Micali. D'autres ont été attribués par A. CHERICI, « Monumenti archeologici di provenienza arretina », dans *Atti e memorie della Accademia petrarca di Lettere, Arte e Scienze*, n. s. 48 (1986), p. 26-29 à son « Peintre d'Arezzo » (n° 12-13). Au groupe de Pomerance, S. BRUNI, « Nugae de Etruscorum Fabulis », *Ostraka* XI.1 (2002), p. 7-28, a attribué deux autres vases, un stamnos dans une collection privée de Florence (A : deux satyres. B : deux éphèbes) et une oinochoé de Bergamo. L'oinochoé passée dans le marché des antiquités de Londres (*Sotheby's* 9-10.12.1993, n° 112 ; cf. aussi *Art of the Ancient World* VIII, New York, 1995, n° 128), attribuée par Gaultier (p. 59) au Peintre de Naples 2783, a été acquise par D. José Luis Várez Fisa et se trouve actuellement au Musée National de Madrid (inv. 1999/99/153). Elle a été publiée par P. CABRERA, dans *La Colección Várez Fisa en El Museo Arqueológico Nacional, Septiembre-Noviembre* 2003, Madrid, 2003, p. 242-244, n° 83, et attribuée au Groupe d'Orvieto. F. Gaultier (p. 64-72) refait complètement la liste des vases attribués au Groupe du Bouton de Lotus (cf. S. SCHWARZ, « Orvieto Vases in the Getty Museum », dans *Greek Vases at the Getty Museum* 4, Malibu, 1989, p. 169-180), qu'elle attribue à Cerveteri et non pas à Orvieto, grâce aux nombreuses additions

faites à partir des vases fragmentaires de la collection Campana au Louvre et des pièces retrouvées par Lericci dans les nécropoles cérétaïnes. Quant au Peintre des Satyres Dansants (cf. J. G. SZILAGYI, « Impletæ Modis Saturæ », *Prospettiva* 24 [1981], p. 8 et s.), qui appartient au groupe, la liste de ses vases est triplée. Le catalogue des vases du Groupe du Bouton de Lotus et du Peintre des Satyres Dansants peut être ordonné comme suit : Groupe du Bouton de Lotus : n° 2-4, 7, 10-12, 14-20, 22, 25-29, 32 et les pièces du Louvre (C 4151 et S 6116). — Ajouter : (1)-(2) L'amphore à col d'une collection privée suisse (col : noir ; A/B : Hirpi Sorani), attribuée avec réserves au Peintre de la Danseuse aux Crotales par Gaultier (p. 59, n° 8) est maintenant analysée de manière détaillée par BRUNI (2002), p. 13-15, fig. 6-11 et attribuée au Groupe du Bouton de Lotus. Le même auteur ajoute aussi l'amphore à col de Grossetto, coll. Bucalozzi (p. 14-15 et 20-23, fig. 18-20. A : deux satyres. B : deux éphèbes). La pose de l'homme sur l'olpé du Louvre S 6116 fait surtout penser à l'oinochôé du Groupe d'Orvieto récemment retrouvée à Parrano (Orvieto 188329 : P. BRUSCHETTI, in *SE* 2003, p. 292-293, pl. XXIVa), représentant de chaque côté Agamemnon assis (identifié grâce à une inscription). Peintre des Satyres Dansants : n° 1, 5, 6, 9 (attribué indépendamment par BRUNI [2002], p. 14), 21, 23, 24, 30 (BRUNI [2002], p. 14, n. 46), 31 et 33, ainsi que les pièces du Louvre (Louvre CA 6046+unn, Cp 11069 [S 4121, 4129, 4156], Cp 10612, S 6118, S 6044 et S 4154). Ajouter : L'amphore à col passée dans le marché d'antiquités de New York (Sotheby's ; ex Royal Athena Galleries ; ex Freiburg, Galerie Gunter Puhze ; ex Londres, Sotheby's. A/B : duel), attribuée par BRUNI [2002], p. 14). Elle est très proche de l'amphore du Louvre S 4154 (pl. 46-47). Pour le sujet sur la face B (Apollon et Dionysos) du cratère à colonnettes de Louvre E 759 (p. 84, pl. 54-55), outre l'amphore de Berlin F 1676, voir pour le sujet le kyathos à couleur rouge superposée du Louvre CA 3267 (*Bulletin des Musées de France* 1949, I, p. 5-6, fig. 6 ; *LIMC* II, pl. 293, Aplu 78). L'olpé d'Heidelberg 64/4, rapprochée par F. Gaultier du cratère en question, a été attribuée au Groupe de Munich 892 (S. SCHWARZ, « A Vulci Vase in the Getty Museum », dans *Greek Vases in the Getty Museum* 1, Malibu, 1983, p. 125, n° 13).

D. PALEOTHODOROS.

W. REGTER, *Imitation and Creation. Development of Early Bucchero Design at Cerveteri in the Seventh Century BC* (Allard Pierson Series, 15), Amsterdam, Allard Pierson, 2003, 22.5 x 31.5, 312 p., rel. EUR 140, ISBN 90-71211-36-3.

La base de l'étude de W. Regter est une collection de vases fragmentaires du Musée d'Amsterdam, ainsi qu'une collection privée hollandaise, censées l'une et l'autre provenir de Véies. À partir de ce matériel, l'A. procède à l'étude du bucchero orientalisant de Cerveteri, qu'il considère comme lieu de production des pièces trouvées à Véies. Le but principal de l'étude est de fournir une nouvelle typologie du bucchero orientalisant, en examinant minutieusement chaque élément de la forme et de la décoration du vase. — Après une introduction générale, qui développe les thèmes majeurs de la recherche (vocabulaire technique, datation, diffusion, etc.), l'A. analyse d'abord la décoration. Trois phases sont reconnues, qui sont indicatrices d'évolution stylistique et chronologique. La première phase est dite « pré-programmatique », la deuxième, « proto-programmatique » et la troisième, « programmatique » ; cette dernière est la phase standardisée de la décoration estampillée en forme d'éventail, aboutissant à la disparition du motif. Le deuxième chapitre présente des vases provenant des différents contextes archéologiques, ordonnés suivant leur appartenance aux phases désignées au chapitre précédent. Ainsi se dégagent une chronologie et une typologie du bucchero céretain, fondées sur le principe de l'évolution de la décoration estampillée. Le troisième chapitre traite du problème plus général du « design » du bucchero, à savoir de la combinaison de la forme et de la décoration. Dans cette partie de l'étude, on a exploré les diverses techniques offertes au potier de bucchero pour la décoration des vases. On note en particulier deux catégories d'ornements, ceux qui

imitent les ornements des vases métalliques (filigrane, granulation, repoussé, appliques, incisions, imitation des rivets) et les techniques de relief. Une deuxième préoccupation de l'A. est relative aux modalités techniques de la fabrication des différentes parties des vases, selon un schéma d'évolution chronologique qui suit en général celui de la décoration : une phase expérimentale, avec des pièces aux formes et techniques de décoration extravagantes, à laquelle succède une typologie établie de formes pour les vases du service du banquet, avec une décoration standardisée. — En appendice, l'A. présente un bref aperçu des trouvailles de bucchero à Véies, pour établir le lien avec les collections d'Amsterdam. La conclusion qui s'impose (allant à l'encontre des résultats de la recherche antérieure), est qu'il n'y avait pas à Véies de production de bucchero à l'époque orientalisante, mais uniquement des importations de Cerveteri. — La cinquième et la sixième partie présentent les figures et les planches. Les figures illustrent tous les aspects discutés dans le texte (organisation de la décoration, technique, évolution des motifs, etc.) et sont accompagnées de nombreux dessins et photos, tandis que les planches présentent les vases d'Amsterdam (avec le dessin des profils des vases et les détails de la décoration). En conclusion, ce volume extrêmement riche sera l'outil indispensable de tout étudiant sérieux du bucchero étrusque. Il reste à savoir si la nouvelle typologie proposée s'imposera. — D. PALEOTHODOROS.

A. BOTTINI & Elisabetta SETARI, *La necropoli italica di Braida di Vaglio in Basilicata*. Materiali dallo scavo del 1994 con una appendice di M. Torelli e L. Agostiniani (Accademia nazionale dei Lincei. Monumenti antichi. Serie miscellanea, VII), Roma, G. Bretschneider, 2003, 24.5 x 34, 129 p. + XLVIII pl., br., ISBN 88-7689-199-4.

Braida di Vaglio est un site sur les pentes du Mont Serra S. Bernardo, fouillé en 1994. Il s'agit d'un petit cimetière à neuf tombes contenant dix sépultures. Après une introduction courte sur l'établissement qui se servait du cimetière, on passe à la présentation des contextes et des tombes. Il s'agit de simples tombes à fosse, recouvertes d'un tumulus. Le matériel retrouvé est extrêmement riche et d'une variété extraordinaire, qui révèle le caractère éclectique des populations indigènes de Basilicate. On note en particulier les armes défensives de type grec ou indigène (boucliers « argiens », casques corinthiens et apulo-corinthiens, jambières, ceintures et éléments de la panoplie du cheval [*prometopidia* et *prosternopidia*]), les magnifiques bijoux en or et en ambre de la tombe 102 et le lèbès à trépied de la tombe 106, avec une inscription étrusque. La céramique associée à ces riches sépultures n'est pas particulièrement intéressante : il y a des vases à figures noires attiques, des coupes et un skyphos datant du dernier quart du VI^e et du début du V^e s., de coupes « ioniennes » de l'Italie du Sud, des vases sub-géométriques locaux, et quelques imitations de poteries grecques. — La deuxième partie analyse de manière plus détaillée la typologie des trouvailles. Dans le premier appendice, Torelli et Agostiniani analysent l'inscription sur le lèbès : elle appartient au milieu étrusco-campanien et mentionne deux individus, Petutie et Laive Ricasas, apparemment le donateur et le bénéficiaire du don (ou *vice versa*). Un deuxième appendice présente des résultats préliminaires de l'analyse de la corrosion sur les objets métalliques de la tombe 101. — Le volume est excellent. De nombreux dessins, des photos de très bonne qualité et une bibliographie détaillée complètent un texte très érudit et très informé. — D. PALEOTHODOROS.

Maria Paola GUIDOBALDI, *I materiali votivi della grotta del colle di Rapino* (Archaeologica, 134), Roma, Giorgio Bretschneider, 2002, 18 x 25, p. 75 + X pl., br., ISBN 88-7689-182-X.

Cet ouvrage fait partie du *Corpus delle stipi votive in Italia*. La « Grotte de la colline » dont il est question ici est située dans les Abruzzes, au N.-E. de Rome, à 550 m d'altitude. Cette grotte fait quinze mètres de large à l'entrée, puis elle ouvre sur une

salle de quarante mètres sur soixante, avec une hauteur de quatre à douze mètres. À l'entrée, une église a été construite sur un ancien temple. — Au XIX^e s., on découvrit quelques ossements dans la grotte et la fameuse *Tabula Rapinensis* (15 x 15 cm). En 1932, la police récupéra chez les habitants du bourg voisin des vases et des ex-voto en terre cuite emportés illégalement de la grotte. Deux objets suscitèrent la curiosité : un bijou de jaspe ciselé portant l'image de Zeus Nicéphore et une statuette de bronze du III^e s. av. J.-C., surnommée « déesse de Rapino », représentant probablement Cérès, déesse de la fécondité. C'est en 1940 que commencent des fouilles systématiques sous l'église, mais il n'en subsiste aucun compte rendu. En 1954, on pratique deux tranchées dans le sol de la grotte pour retrouver le plus ancien niveau paléolithique. En 1995 enfin, des fouilles systématiques éclairent les phases de la construction du temple et de l'église ainsi que la succession des couches de terrains depuis le paléolithique supérieur. On constate que la grotte a été continuellement fréquentée depuis lors. Cette continuité semble provenir du caractère sacré de cet endroit. Deux expositions des trouvailles furent organisées en 1997, avec deux excellents catalogues. En 1998, les directeurs de cette collection prient Maria Paola Guidobaldi, archéologue originaire de la région, de rédiger un ouvrage sur la grotte. — Les matériaux découverts suggèrent une première utilisation funéraire de l'endroit à l'époque néolithique. Aux périodes hellénistique et romaine, la grotte dut servir à des fins cultuelles thérapeutiques et de fécondité, avec des ex-voto anatomiques et de petites terres cuites des donateurs. — M. P. Guidobaldi ne tient compte ici que des matériaux hellénistiques et romains. Les pièces examinées vont du IV^e s. av. J.-C. au III^e s. apr. J.-C. et comptent cent quarante-cinq documents, pour la plupart sous forme de fragments. Ces objets sont classés en neuf catégories : statues, petites terres cuites, têtes, ex-voto anatomiques, masques, céramiques, petits bronzes, varia, monnaies et la *Tabula Rapinensis*. Les pièces qui nous restent sont de piètre qualité, à part un petit bronze de la « déesse de Rapino », probablement Cérès, qui présidait à la prostitution sacrée sous la conduite d'une prêtresse. C'est de cela que parle la célèbre *Tabula Rapinensis* datant du III^e s. av. J.-C. Cette tablette de bronze en dialecte de la région, écrite en vieux caractères latins et traduite une première fois par Mommsen en 1846, fut révisée par A. La Regina. Achetée par un musée berlinois, la pièce fut confisquée par les Russes et se trouve au Musée Pouchkine à Moscou. Très court, le texte demande que les esclaves prostituées assignées au service de Jupiter dans la forteresse de Tarinca soient (mises en vente ?) si leurs auspices sont favorables. La prêtresse chargée de leur exploitation (les mettra en vente ?) au juste prix et les revenus seront affectés au trésor de Cérès — Les photos de cinquante pièces et de la grotte complètent cet ouvrage très bien édité. — B. CLAROT, s. j.

E. GILLI, *I Materiali Archeologici della Raccolta Nyáry del Museo Civico Correr di Venezia*. (Collezioni e Musei Archeologici del Veneto), Roma, G. Bretschneider, 1999, 25 x 28.5 + 153 p., br., ISBN 88-7689-174-9.

La collection a été offerte aux Musées vénitiens en 1872 par le baron Jenő Nyáry et se trouve actuellement exposée dans la salle XIX du Musée Archéologique national. Composée de centaines d'objets, pour la plupart sans indication du lieu de trouvaille, la collection Nyáry regroupe un nombre important d'objets lithiques de l'Âge néolithique et de céramiques de l'Âge du Bronze de la Hongrie septentrionale, ainsi que quelques pièces de l'Âge du Fer et de la période de la conquête hongroise. Pour remédier à l'absence totale de tout contexte archéologique, E. Gilli a fait des recherches comparatives dans le Musée hongrois (abritant une collection du baron) et a réussi à identifier la provenance de la plupart des objets, ce qui constitue un exploit considérable. — Le premier chapitre traite de la personnalité et de la carrière du baron Nyáry. Homme politique, chambellan de l'empereur d'Autriche, il montra un vif intérêt pour l'archéologie de son pays natal, la Hongrie. Il a récolté un grand nombre d'objets provenant de fouilles qu'il a conduites lui-même, notamment à Magyarad et Piliny. Le

deuxième chapitre présente les recherches principales du baron. L'essentiel du volume est constitué par le catalogue des deux cent quarante-deux objets. L'industrie néolithique en pierre est représentée par cinquante-huit objets. Ensuite, vient un grand lot d'objets provenant de Magyarad et de Piliny, qui se compose surtout de récipients tronconiques des XIX^e-XVII^e s., de figurines en terre cuite zoomorphes (bovidés) et d'objets de parure en os. Les objets métalliques appartiennent surtout à la période suivante (BZ B2- Bz C de Reinecke, XVI^e-XIV^e s.). Il s'agit surtout d'armes, de pendentiifs, d'outils et de rasoirs. La période « scythe » est représentée surtout par des armes et d'autres objets métalliques ainsi que quelques récipients, datant du VI^e s. Enfin, il y a un petit nombre d'objets de parure (en fer, argent et bronze) appartenant à la période médiévale. — L'appendice présente l'analyse anthropologique et odontologique des restes humains contenus dans trois ossuaires céramiques (n° 181, 182, 185). — La conclusion de l'A. met l'accent à la fois sur l'intérêt de la collection pour l'étude de la préhistoire hongroise et sur l'histoire du collectionnisme et de la muséologie du XIX^e s. en Italie et Europe Centrale. — Les objets sont illustrés par des photos ou des dessins de bonne qualité. À la fin, on trouve un tableau qui donne la concordance des numéros d'inventaires utilisés dans les différentes présentations de la collection. — D. PALEOTHODOROS.

Valeria ACCONCIA, *Il santuario del Pozzarello a Bolsena (Scavi Gabrici 1904)* (Archaeologica, 127 – Corpus delle stipi votive in Italia, X, Regio VII, 5), Roma, Giorgio Bretschneider, 2000, 22 x 30, 193 p., 41 ill., 16 pl., br., ISBN 88-7689-170-6.

Ettore Gabrici, en sa qualité d'Inspecteur du Musée Archéologique Royal de Florence, a fouillé en 1904 le sanctuaire de Pozzarello de Bolsena. Deux campagnes ultérieures, menées en 1906 par Leoncini et en 1961 par l'École Française de Rome, ont apporté quelques clarifications, mais l'ensemble du matériel votif provient de la campagne de Gabrici. Apparemment, une partie du matériel de la collection de Prospero Sarti, constituée après 1904, provient du même lieu. — Bien qu'il fasse partie de la série des *Stipae votivae*, le livre de Valeria Acconcia, issu d'une *tesi di laurea*, ne se limite pas à l'étude du matériel votif. L'A. offre dans la première partie un résumé assez dense des recherches antérieures (6 p.), ainsi qu'une présentation sommaire des sondages effectués par Gabrici (6 p.). La deuxième partie est un inventaire détaillé des trouvailles, se conformant aux critères de classification établis lors du lancement de la série des publications des *Stipi votive in Italia* : les petites terres cuites figurées, les ex-voto anatomiques, les cippes miniatures, la céramique (vases et lampes), les éléments de décoration architecturale, les masques en or, les statuettes de bronze, les fibules, les vases de bronze, les rasoirs et les lames, les clous et les autres outils métalliques, les objets en verre et en os, ainsi que les autels. C'est dans la troisième partie, l'analyse des contextes, que réside tout l'intérêt de l'ouvrage : l'A. propose une datation des onze dépôts du sanctuaire, allant du III^e/II^e s. av. J.-C. jusqu'à la période impériale avancée. L'essentiel du matériel appartient à la période républicaine, qui est la période de l'acmé du sanctuaire, comme le prouvent par ailleurs les résultats de l'étude sommaire des structures architectoniques. La structure du sanctuaire était simple : un rempart entourant une aire cultuelle à ciel ouvert. — La question de l'identification de la divinité est apparemment la question la plus importante de l'étude du sanctuaire : Gabrici a identifié la divinité honorée avec *Nortia*, une déesse étrusque assimilable à Minerva, vénérée spécifiquement à Volsinies, selon les sources latines. Cette conclusion a été récemment contestée par G. Colonna, sur base d'un cippé en étrusque mentionnant Selvans Sanchuneta, une divinité traduisant en étrusque le latin Selvans, dont le culte, d'après d'autres trouvailles, était répandu à Bolsena. Par ailleurs, une inscription latine provenant de Pozzarello (pas nécessairement du sanctuaire) mentionne une dédicace à Cérés. L'A., après une analyse des sources littéraires sur les divers cultes, sur le matériel votif et iconographique et sur les indices concernant le rituel, arrive à la conclusion bien

fondée que le sanctuaire de Pozzarello appartenait à une divinité féminine, apparemment Cérés. — En appendice, l'A. présente l'inventaire des trouvailles monétaires à Pozzarello, majoritairement des pièces du I^{er} s. av. J.-C. — L'étude est complétée par une série de plans (y compris les sections stratigraphiques), des dessins de la plupart des objets et de nombreuses illustrations qui font de cet ouvrage un outil précieux pour l'étude de la religion étrusque d'époque tardive. — D. PALEOTHODOROS.

Monica MIARI, *Stipi votive dell'Etruria Padana* (Archaeologica, 128 – Corpus delle stipi votive in Italia, XI, Regio III, 3), Roma, Giorgio Bretschneider, 2000, 22 x 30, 398 p., 59 ill., 25 pl., br., ISBN 88-7689-179-X.

Le onzième volume des *Stipi votive in Italia* regroupe le matériel votif retrouvé dans l'Étrurie padane entre le VI^e et le IV^e s. av. J.-C. Ce gros volume, issu de la thèse de doctorat de l'A., s'inscrit dans la problématique tout à fait récente des « formes de contact et processus de transformation » dans les sociétés italiennes au tournant entre le VI^e et le V^e s. av. J.-C. En Étrurie padane, elle présente des aspects particuliers, à cause de la colonisation de la région par les Étrusques, dans une période marquée par le déclin et la mutation des sociétés italiennes aristocratiques plus au sud. L'introduction présente cette problématique dans le cadre de l'histoire des recherches antérieures. L'inventaire et l'analyse des *stipae* procèdent de manière géographique (Émilie occidentale, région de Modena, Bologne, Marzabotto, la Romagne interne, côtière, la région du delta padan et la région de Mantoue). — Certaines des pièces présentées, en particulier des statuette de bronze, sont justement fameuses, comme par exemple le groupe de trouvailles anciennes de Marzabotto (fig. 30-33) l'Hercule de Bologne (pl. Xa) et les bronzes de Monte Acuta Ragazzo (pl. XIII), un lot important issu d'un atelier local étudié récemment (Q. MAULE, « The Monteguragazza Style », *Studi Etruschi* 54 [1988], p. 61-74, pl. 22-31). — La conclusion générale débouche sur le problème de la fonction du sacré en Étrurie padane, dans le cadre de l'expansion territoriale étrusque, suivant les leçons tirées par l'ouvrage de référence de F. DE POLIGNAC, *La naissance de la cité grecque* (dans la bibliographie est citée la première édition de 1984 et non la deuxième édition corrigée de 1995). L'A. place l'origine des pratiques de déposition de statuette anthropomorphes dans les fosses rituelles à l'époque proto-historique, où cependant la pratique est plutôt attestée dans des contextes funéraires. Mais ce n'est qu'à partir du VII^e s., à Bologne et Verruchio, que l'on observe, à travers les dépôts sacrés, la naissance d'espaces sacrés en Étrurie padane, signe d'une influence nette de l'Étrurie proprement dite. On décèle cette influence dans le choix de certains lieux de culte suburbains, qui forment une ceinture autour de centres urbains, mais qui peuvent aussi exprimer une religiosité en rapport étroit avec les forces de la nature (grottes, sources, etc.). À la fin du VI^e s., et surtout à partir du V^e s., se confirme la tradition de consacrer les statuette de bronze anthropomorphes aux sanctuaires. Les *stipae* se multiplient, et sont maintenant également situées sur les grands axes de communication, à l'intérieur du pays. Parallèlement se développe une certaine diffusion des idées religieuses des groupes venus du sud, avec la présence de sanctuaires « rupestres » dans les zones limitrophes des villes. Les observations stylistiques sur la partie du matériel qui attire le plus l'attention de l'A., les statuette de bronze, permettent de situer la zone d'influence sur l'aire padane en Étrurie septentrionale, surtout à l'époque de l'archaïsme tardif. D'autres influences s'observent dans la production de statuette schématiques des types de l'Ombrie et de Fiesole, qui se poursuit aussi aux V^e et IV^e s. — Les qualités de cet ouvrage très riche ne se limitent pas à l'étude exemplaire de la documentation (s'appuyant sur une abondante couverture photographique, des dessins de l'A. et des reproductions de dessins des publications du XIX^e s.). L'A. apporte des observations importantes sur l'interpénétration du sacré et du politique, en montrant l'originalité de la région padane, où la population étrusque rencontre une civilisation « felsinienne » plus ancienne, qui a subi pendant des siècles l'influence des

Étrusques, bien avant l'arrivée des colons. — Les références bibliographiques sont abondantes. On remarque cependant quelques omissions importantes (par exemple le livre d'Ingrid E. Edlund sur les lieux sacrés en Étrurie et en Italie du Sud).

D. PALEOTHODOROS.

L. LECIEJEWICZ (éd.), *Torcello. Nuove ricerche archeologiche* (Supplementi alla Rivista di Archeologia, 23), Roma, Giorgio Bretschneider, 2000, 23.5 x 29.5, 98 p., 52 pl., br., ISBN 88-7689-155-2.

Torcello est un site archéologique important pour la période romaine tardive et le Moyen Âge. Après un premier volume sur les résultats des fouilles de 1961-1962 (paru à Rome en 1977), le deuxième volume recensé ici fait état des résultats des fouilles récentes (1981 et 1983), menées dans le cadre du projet de recherche sur les origines de Venise, à l'initiative de l'*Istituto di Studi Classici - Archeologia dell'Università degli Studi di Venezia*, en collaboration avec l'Institut d'histoire de la culture matérielle de l'Académie polonaise des Sciences, à Varsovie. L'introduction (par L. Leciejewicz), fait le bilan des recherches précédentes. Le premier chapitre (par L. Leciejewicz et M. Rulewicz) présente les résultats de la fouille stratigraphique et de la prospection géophysique de 1981 et 1983. Les travaux se sont concentrés en 1983 sur la zone située à proximité de l'église de Santa Fosca. L'équipe polonaise a retrouvé cinq niveaux archéologiques, le niveau supérieur datant de la période moderne et contemporaine, le deuxième niveau des XIV^e-XV^e s., le troisième de la période entre le XII^e et le XV^e s. et le quatrième de la période autour du X^e-XI^e s. À ce niveau correspondent vingt et une sépultures, dont le matériel ostéologique a fait l'objet d'une analyse détaillée. Le cinquième niveau est celui de la période romaine tardive. Monnaies, tessères, objets métalliques divers, vases de verre et de céramique (à engobe et commune) y sont rapportés. Les recherches dans les fondations de l'église de Santa Fosca n'ont pas apporté d'indices chronologiques sûrs pour la datation de la construction du bâtiment. Le deuxième chapitre (par A. Saccocci), présente le catalogue des monnaies et des tessères trouvées lors de la fouille de 1983. Le matériel est présenté par couches archéologiques : la moitié des pièces proviennent du troisième niveau, 41 % du deuxième niveau, et seulement 9 % du quatrième niveau. La majorité des pièces est d'origine vénitienne, mais il y a aussi une importante composante véronaise et, à un moindre degré, des pièces de Padoue et de la Bavière. Quelques pièces romaines (une pièce d'Alexandre Sévère et quelques fragments des IV^e-V^e s. apr. J.-C.), ont été retrouvées hors contexte dans des couches archéologiques du haut Moyen Âge. Viennent ensuite deux chapitres sur les recherches géophysiques et un chapitre sur l'orientation des squelettes provenant des dépositions retrouvées lors des fouilles de 1961-1962 et de 1981/1983. Le sixième chapitre (par I. Modrzewska) est une analyse ponctuelle, mais préliminaire, de la céramique tardo-romaine, provenant surtout de la fouille de 1961-1962. Le matériel consiste en pièces plutôt banales pour l'époque (tant pour la céramique fine que pour le matériel amphorique), mais aussi en des pièces d'importation (Afrique du Nord, Lusitanie, Asie Mineure) que l'on peut dater pour la plupart entre le III^e et le VII^e s. Le chapitre suivant, qui traite des résultats des analyses radiocarboniques sur des pièces de bois, montre une concentration du matériel entre 660 et 750 apr. J.-C. Le dernier chapitre (par L. Leciejewicz) essaie de mettre en ordre tous ces résultats à première vue disparates, obtenus par des fouilles de superficies limitées. — Malheureusement, la publication ne comporte qu'un nombre restreint de photographies. Les objets métalliques, les verres et la céramique sont seulement représentés par une série limitée de dessins. Quelques dépositions seulement sont photographiées et aucun dessin des tombes n'est présenté. Le matériel numismatique n'est illustré que de façon sélective. — D. PALEOTHODOROS.

T. GESZTELYI, *Antike Gemmen im Ungarischen Nationalmuseum* (Catalogi Musei Nationalis Hungarici. Series archaeologica III), Budapest,

Ungarisches Nationalmuseum, 2000, 20 x 28.5, 182 p., br., ISBN 963-9046-426.

Le Musée National de Budapest abrite une collection intéressante d'environ trois cent cinquante gemmes antiques, qui se compose surtout des pièces de l'époque romaine trouvées localement ou acquises à la suite de donations et par des achats. Le livre de T. Gesztelyi ne se borne pas à en dresser le catalogue. La première partie retrace le cadre général de l'histoire de la collection et traite de la datation, du problème de la présence des gemmes en Hongrie (en relation avec l'activité des troupes romaines), des matériaux, de l'iconographie et du style. À côté des œuvres importées, l'A. a pu prouver l'existence d'une production locale. Le catalogue s'ouvre par les pièces des périodes antérieures à la domination romaine, provenant de différentes sources : il y a un scarabée assyrien, trois gemmes de la période hellénistique, un scarabée étrusque et neuf gemmes italiques et républicaines. Le reste du matériel appartient à la période entre le I^{er} s. av. et le IV^e s. apr. J.-C. Il est décrit en prenant pour critère le sujet iconographique. Chaque entrée du catalogue est suivie d'une notice iconographique, avec des parallèles (les indications sont peu nombreuses) et la bibliographie de chaque pièce. On aimerait en savoir plus sur les gemmes magiques et surtout disposer d'une analyse des inscriptions : par exemple, la formule « Ablanathalba Seseggenbarfaragges », très courante dans la magie gréco-égyptienne (sur des papyrus, défixions, gemmes magiques, etc.) n'est pas commentée. — Les inscriptions en écriture grecque sont reproduites par un mélange de lettres latines et grecques, ce qui ne facilite guère la tâche pour le lecteur non averti désireux de s'en faire une idée correcte. La consultation de l'ouvrage est rendue plus aisée grâce à la présence d'une concordance des numéros d'inventaire, d'une liste des provenances, d'une liste des matériaux, et d'un index des noms propres. Les illustrations, agrandies, sont de bonne qualité et donnent une vision d'ensemble de la collection. En bref, ce catalogue très utile met en lumière une collection importante, non seulement pour les spécialistes des gemmes, mais aussi pour ceux qui s'intéressent à l'histoire économique et sociale de la région hongroise à l'époque romaine.

D. PALEOTHODOROS.